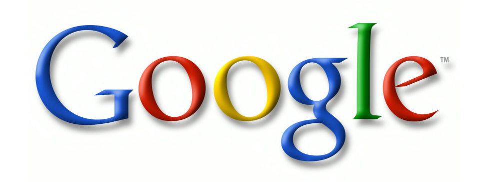





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



v,00



Chactas voit Atala pour la première fois

ATALA,

RENÉ,

PAR Fr.-Aug. DE CHATEAUBRIAND.

PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCCV.

PRÉFACE.

La douzième Édition que je publie aujourd'hui d'Atala, prouve l'indulgence avec laquelle on a accueilli cet Ouvrage.

Cette Édition a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des amis prompts à me censurer : J'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style dégagé des épithètes, qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées, j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage.

Jai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester.

René, qui accompagne Atala dans la présente Édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur Atala. Il fait

suite naturelle à cet épisode, dont il
fère néanmoins par le style et par le t
Ce sont à la vérité les mêmes lieux
les mêmes personnages, mais ce sont d'a
tres mœurs et un autre ordre de sentim
et d'idées.

ATALA.

PROLOGUE.

LA France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé (1) qui tombe du nord au midi, dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitans des Etats-Unis

(1) Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

appellent le nouvel Edem, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le missouri, l'Illinois, l'Akanza l'Ohio, Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertillisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Chariés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme des petits pavillons.

Des serpens vers, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le Dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elles change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, mon-

tent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancèlent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virgine de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verds à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincèlent

le jasmin des Florides, et des serpens oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissemens d'ondes ; de foibles gémissemens, de sourds meuglemens ; de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes à balancer ces corps flottans, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de verd, de rose ; à mêler toutes les couleurs ; à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond des forêts il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Aprés la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans, firent alliance avec les Natchez, nation Indienne, dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitali-

té. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avoit acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusques sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avoit conversé avec les grands hommes de ce siècle, et assisté aux fêtes de Versailles aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet, en un mot, le Sauvage avoit contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur, le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit sur les côteaux du Meschacebé, comme Antigone guidoit les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvé de la part des Français,

---

(1) La voix harmonieuse.

il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon, dont il avoit été l'hôte et désiroit pouvoir rendre quelques services aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems (1) pour commender l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portoient. Les prières et les jeûnes commencent : les Jongleurs interprêtent les songes ; on consulte les Manitous ; on fait des sacrifices de petum ; on brûle des filets de langue d'original ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies ; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré; René est de la troupe. A l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Mescha-

(1) Vieillard ou conseiller.

cebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'e en automne. Les magnifiques déserts du Ke tucki se déploient aux yeux étonnés du jeu Français. Une nuit, à la clarté de la lun tandis que tous les Natchez dorment au foi de leurs pirogues, et que la flotte indienn élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit d vant une légère brise, René, demeuré se avec Chactas, lui demande le récit de s aventures. Le vieillard consent à le satisfair et assis avec lui sur la poupe de la pirogu il commence en ces mots :

LE RÉCIT,

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cl fils, que celle qui nous réunit. Je vois en l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; vois en moi l'homme sauvage, que le gra Esprit (j'ignore pour quel dessein) a vou civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carri de la vie, par les deux bouts opposés, tu venu te reposer à ma place, et j'ai été m seoir à la tienne ; ainsi nous avons dû av des objets une vue totalement différente. de toi ou de moi, a le plus gagné ou le p perdu à ce changement de position ? C'es que savent les Génies, dont le moins sa

a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

» A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chûtes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (3) et les Manitous ne nous furent par favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des ames (4); j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre! Les Esprits en ordonnèrent autrément: je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

» Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois le risque d'être

(1) Mois de mai.
(2) Neige pour année, 73 ans.
(3) Dieu de la guerre.
(4) Les enfers.

enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse.

Tous les deux prirent pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissois à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures, à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvoit assis au bord d'un fleuve, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon ame étoit toute entière à la solitude.

» Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui » dis-je, ô mon père, tu le vois toi-même : » je meurs : si je ne reprends la vie de l'In- » dien. »

de mon cœur : elles me demendoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disois : Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort » de votre sein pour se suspendre à votre ma» melle et à votre bouche ; vous savez des pa» roles magiques qui endorment toutes les dou» leurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a » mis au monde, et qui ne me reverra plus ! » Elle m'a dit encore que les vierges étoient » des fleurs mystérieuses qu'on trouve dans » les lieux solitaires. »

» Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me combloient de toute sorte de dons elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elle se prenoient à verser des larmes, en songeant que je serois brûlé.

» Une nuit que les Muscogulges avoient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étois assis auprès du *feu de la guerre*, avec

(1) Sorte de pâte de maïs.

le chasseur commis à ma garde. Tout-à-coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brilloit sur son sein. Elle étoit régulièrement belle ; l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards : son sourire étoit céleste. . . . .

» Je crus que c'étoit la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre ; pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge vous êtes digne des premières amours,
» et vous n'êtes pas faite pour les dernières.
» Les mouvemens d'un cœur qui va bientôt
» cesser de battre, répondrait mal aux mou-
« vemens du vôtre. Comment mêler la mort
» et la vie? Vous feriez trop regretter le jour.
» Qu'un autre soit plus heureux que moi, et
» que de longs embrassemens unisssent la lia-
» ne et le chêne ! » . . . .

» La jeune fille me dit alors : Je ne suis
» point la *Vierge des dernières amours*.

» Es-tu chrétien ? Je répondis que je n'avois
» point trahi les Génies de ma cabane. » A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : Je te plains de n'être
» qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a fait
» chrétienne ; je me nomme Atala, fille de
» Simaghan aux bracelets d'or, et chef des
» guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où tu seras brûlé. »
En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne.

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son ame ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

» O mon fils, reprit-il enfin tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas, mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent ; la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

» Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux : nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle

est environnée, de côteaux, qui fuyant les uns derrière les autres, portent en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *Puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle » au héros Muscogulge, si tu veux poursui» vre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef il s'élance du sommet de la colline et alonge ses pas dans la plaine.

» Etrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; nous gardions un profond silence; les Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, Atala, faisant un effort, dit ceci: « Guerrier vous » êtes retenu bien foiblement; vous pouvez

» aisément vous échapper. « A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : » Foiblement retenu, » ô femme!.... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques momens ; puis elle dit : » Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère ; en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. » Reprenez-la ! repre-
» nez-la ! m'écriai-je. » « Vous êtes un insen-
» sé, dit Atala d'une voix émue. Malheureux !
» ne sait-tu pas que tu seras brûlé ? Que
» prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la
» fille d'un redoutable Sachem ? » « Il fut un
» temps, répliquai-je avec des larmes, que
» j'étois aussi porté dans une peau de castor,
» aux épaules d'une mère. Mon père avoit
» aussi une belle hutte, ses chevreuils bu-
» voient les eaux de mille torrens ; mais j'erre
» maintenant sans patrie. Quand je ne serai
» plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe
» sur mon corps, pour le garantir des mou-
» ches. Le corps d'un étranger malheureux
» n'intéresse personne. »

» Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je
» avec vivacité, si votre cœur parloit comme
» le mien ! Le désert n'est-il pas libre ? Les
» forêts n'ont-elles point des replis où nous
» cacher ? Faut-il donc, pour être heureux,

» tant de choses aux enfans des cabanes ! O
» fille plus belle que le premier songe de
» l'époux ! O ma bien-aimée ! ose suivre mes
» pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon ami, » vous avez appris le langage des blancs, » il est aisé de tromper une Indienne. » « Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre » jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... » « Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur » moi, un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser » l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

« Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir. Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui-là même où elle détruiroit mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles ! « Beau prisonnier, j'ai follement » cédé à ton désir; mais où nous conduira cette » passion ? Ma religion me sépare de toi » pour toujours....... O ma mère ! qu'as-tu » fait ?...... » Atala se tut tout-à-coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échap-

per à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien! m'écriai-je, je » serai aussi cruel que vous : je ne fuirai » point. Vous me verrez dans le cadre de » feu ; vous entendrez les gémissemens de ma » chair, et vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pau- » vre jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais » réellement pitié! Tu veux donc que je » pleure tout mon cœur? Quel dommage » que je ne puisse fuir avec toi! Malheu- » reux a été le ventre de ta mère, ô Atala! » Que ne te jettes-tu au crocodile de la fon- » taine! »

» Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençoient à faire entendre leurs rugissemens. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan aux pieds des côteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme et superbe au désert. La cigogne crioit sur son nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales Siminoles.

» Notre promenade fut presque muette. Je marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs ;

quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour-à-tour palpitant, tour-à-tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles ...... Oh ! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

» Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, je venois de m'exposer à tous les dangers pour être libre, dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala ! Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout-à-coup dans une espèce d'enfance; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendoient, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

» Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter.

Je

Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

» Le lendemain de cette journée qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le Génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre, qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'ame de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert.

» Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au Génie du printemps,

parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

» Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

» Le guerrier, en se glissant dans les ombres chantoit à demi voix ces paroles;

« Je devancerai les pas du jour sur le som-
» met des montagnes, pour chercher ma co-
» lombe solitaire parmi les chênes de la forêt.

« J'ai attaché à son cou un collier de por-
» celaines (1); on y voit trois grains rouges
» pour mon amour, trois violets pour mes
» craintes, trois bleus pour mes espérances.

« Mila a les yeux d'une hermine et la che-
» velure légère d'un champ de riz; sa bouche
» est un coquillage rose, garni de perles; ses
» deux seins sont comme deux petits che-
» vreaux sans tache, nés au même jour d'une
» seule mère.

» Puisse Mila éteindre ce flambeau! Puis-
» se sa bouche verser sur lui une ombre vo-
» luptueuse! Je fertiliserai son sein. L'espoir
» de la patrie pendra à sa mamelle féconde,
» et je fumerai mon calumet de paix sur le
» berceau de mon fils!

« Ah! laissez-moi devancer les pas du

(1) Sorte de coquillage.

» jour sur le sommet des montagnes, pour
» chercher ma colombe solitaire parmi les
» chênes de la forêt! »

» Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accens portèrent le trouble jusqu'au fond de mon ame, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène, par une scène non moins dangereuse pour nous.

» Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limite à deux nations. On l'avoit placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. O y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui désirant les douceurs de la maternité, cherchoit, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blanc sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie.

« Pourquoi te pleurois-je dans ton ber-
» ceau de terre, ô mon nouveau né? Quand
» le petit oiseau devient grand, il faut qu'il
» cherche sa nourriture, et il trouve dans le
» désert bien des graines amères. Du moins

» tu as ignoré les pleurs ; du moins ton
» cœur n'a point été exposé au souffle dévo-
» rant des hommes. Le bouton qui sèche dans
» son enveloppe, passe avec tous ses par-
» fums, comme toi, ô mon fils ! avec toute
» ton innocence. Heureux ceux qui meurent
» au berceau ; ils n'ont connu que les baisers
» et les souris d'une mère ! »

» Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui sembloient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherois en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des sauvages.

» Qui pouvoit sauver Atala ? Qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute ; et ce miracle fut fait ! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens ; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu

une merveilleuse idée de cette religion, qui dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion, qui opposant sa puissance au torrent des passions suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres, ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux ermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre,

» Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir, à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre homme armés, se précipitent sur moi: nous avions

été découverts ; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre.

» Atala qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

» Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq jours s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla située au bord de la rivière Chata-Uchet Aussitôt on me couronne de fleurs ; on me peint le visage d'azur et de vermillon ; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué (*).

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

» Tu connois, mon fils, les tourmens que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume ; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur.

(*) Instrument de musique des Sauvages.

C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire, que le Mico convoquoit les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla, s'élevoit sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculté; elles augmentoient en hauteur, en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre marqué par un pillier unique. Du sommet de ce pillier partoient des bandes d'écorce, qui passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. À la droite des vieillards, se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk (1) à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

» Au pied de la colonne centrale, brûle le feu du conseil. Le premier jongleur environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs

(1) La hache.

de ses pères de leurs tombeaux particuli
et l'on suspendit les squelettes, par ordre
par famille, aux murs de la *Salle commun*
des aïeux. Les vents (une tempête s'étoit élevé
les forêts, les cataractes, mugissoient au-de
hors, tandis que les vieillards des diverses n
tions concluoient entre eux des traités de pai
et d'alliance sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la cour
la balle, les osselets. Deux vierges cherc
à s'arracher une baguette de saule. Les bou
tons de leurs seins viennent se toucher, leu
mains voltigent sur la baguette qu'elles élève
au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pie
nus s'entrelacent; leurs bouches se renco
trent, leurs douces haleines se confondent; el
les se penchent et mêlent leur chevelure; elle
regardent leurs mères, rougissent: on a
plaudit (1). Le jongleur invoque Michabo
génie des eaux. Il raconte les guerres du gra
Lièvre contre Matchimanitou, dieu du ma
Il dit le premier homme et Atahensic la pr
mière femme précipités du ciel pour av
perdu l'innocence, la terre rougie du sa
fraternel, Jouskeka l'impie immolant le ju
Tahouistsaron, le déluge descendant à la voi
du grand Esprit, Massou sauvé seul da

(1) La rougeur est sensible chez les jeu
Sauvages.

ot décorce, et le corbeau envoyé à la
rte de la terre ; il dit encore la belle
, retirée de la contrée des ames par
ces chansons de son époux.

près ces jeux et ces cantiques, on se
à donner aux aïeux une éternelle sé-
.

ır les bords de la rivière Chata-Ucho
oit un figuier sauvage, que le culte des
s avoit consacré. Les vierges avoient
umé de laver leurs robes d'écorce dans
ı et de les exposer au souffle du désert,
rameaux de l'arbre antique. C'étoit là
avoit creusé un immense tombeau. On
la salle funèbre, en chantant l'hymne à
t ; chaque famille porte quelque debris
On arrive à la tombe ; on y descend les
s ; on les y étend par couche ; on les
avec des peaux d'ours et de castors ; le
du tombeau s'élève, et l'on y plante
e des pleurs et du sommeil.

Plaignons les hommes, mon cher fils !
êmes Indiens dont les coutumes sont si
antes ; ces mêmes femmes qui m'a-
témoigné un intérêt si tendre, deman-
t maintenant mon supplice à grands
et des nations entières retardoient leur
t, pour avoir le plaisir de voir un jeune
ne souffrir des tourmens épouvantables.
Dans une vallée au nord, à quelque dis-

tance du grand village, s'élevoit un boi
cyprès et de sapins, appelé le *Bois du s*
On y arrivoit par les ruines d'un de ces
numens dont on ignore l'origine, et qui
l'ouvrage d'un peuple maintenant inconu.
centre de ce bois, s'étendoit une arêne
l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On
conduit en triomphe. Tout se prépare p
ma mort; on plante le poteau d'Aresko
les pins, les ormes, les cyprès tombent s
la cognée; le bûcher s'élève; les spectate
bâtissent des amphithéâtres avec des branc
et des troncs d'arbres. Chacun invente
supplice : l'un se propose de m'arracher
peau du crâne l'autre de me brûler les y
avec des haches ardentes. Je commence
chanson de mort.

» Je ne crains point les tourmens; je s
» brave, ô Muscogulges, je vous défie!
» vous méprise plus que des femmes. M
» père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans
» crâne de vos plus fameux guerriers; vo
» n'arracherez pas un soupir de mon cœur

» Provoqué par ma chanson, un guerr
me perça le bras d'une flèche; je dis : frèr
« je te remercie. »

» Malgré l'activité des bourreaux, les p
paratifs du supplice ne purent être ache
avant le coucher du soleil. On consulta
jongleur qui défendit de troubler les Gén

des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plutôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang ;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

» Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par dégré ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages ; tout s'endort : à mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

» C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère, se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée. Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui

m'étois dévoué aux flammes plut
la quitter ! Et pourtant je sentois
mois toujours, et que je mourrois
pour elle.

» Il est dans les extrêmes plaisi
guillon qui nous éveille, comme
avertir de profiter de ce moment ra
les grandes douleurs au contraire,
quoi de pesant nous endort ; des
gués par les larmes cherchent natur
se fermer, et la bonté de la Provi
ainsi remarquer, jusques dans nos
Je cédai, malgré moi, à ce lour
que goûtent quelquefois les miséral
vois qu'on m'ôtoit mes chaînes ;
sentir ce soulagement qu'on éprouv
près avoir été fortement pressé, un
courable relâche nos fers.

» Cette sensation devint si vive,
fit soulever les paupières. A la clarté
dont un rayon s'échappoit entre
ges, j'entrevois une grande figu
penchée sur moi, et occupée à
lencieusement mes liens. J'allois
cri, lorsqu'une main, que je reco
tant, me ferma la bouche. Une s
restoit, mais il paroissoit impos
couper, sans toucher un guerrier
vroit toute entière de son corps. A
la main, le guerrier s'éveille à d

dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument: on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course.

» Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan; « Les hommes sont bien » peu de chose; mais quand les Génies » les visitent, alors ils ne sont rien du tout. » Vous êtes un génie, vous m'avez visité, et » je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire: « Il faut bien,

» dit-elle, que je vous suive, puisq
» ne voulez pas fuir sans moi. Cette
» séduit le jongleur par des prése
» enivré vos bourreaux avec de l'es
» feu (1), et j'ai dû hasarder ma vie p
» puisque vous aviez donné la vi
» moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-
» un accent qui m'effraya, le sacri
» réciproque.«

» Atala me remit les armes qu'e
eu soin d'apporter; ensuite elle p
blessure. En l'essuyant avec une f
papaya, elle la mouilloit de ses larme
» un baume, lui dis-je, que tu rép
» ma plaie. » « Je crains plutôt que
» un poison, répondit-elle. » Elle d
des voiles de son sein, dont elle fit
mière compresse, qu'elle attacha
boucle de ses cheveux.

» L'ivresse qui dure long-temps
Sauvages, et qui est pour eux une
maladie, les empêcha sans doute
poursuivre durant les premières jour
nous cherchèrent ensuite, il est prol
ce fut du côté du couchant, persu
nous aurions essayé de nous rendre
chacebé; mais nous avions pris no
vers l'étoile immobile (2), en

(1) De l'eau-de-vie.
(2) Le Nord.

rigeant sur la mousse du tronc des arbres.

» Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allons-nous devenir? Souvent en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chêne.

» Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nu. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

» Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule;

(1) Chaussure indienne.

et, comme deux cygnes voyageurs,
traversions ces ondes solitaires.

» Souvent dans les grandes chaleur
jour, nous cherchions un abri sous les
ses des cèdres. Presque tous les arbres
Floride, en particulier le cèdre et le c
verd, sont couverts d'une mousse bla
qui descend de leurs rameaux jusqu'à
Quand la nuit, au clair de la lune,
apercevez sur la nudité d'une savane,
yeuse isolée revêtue de cette draperie,
croiriez voir un fantôme, traînant apr
ses longs voiles. La scène n'est pas moin
toresque au grand jour; car une foule d
pillons, de mouches brillantes, de coli
de perruches vertes, de géais d'azur,
s'accrocher à ces mousses, qui prod
alors l'effet d'une tapisserie en laine bla
où l'ouvrier Européen auroit brodé des
tes et des oiseaux éclatans.

» C'étoit dans ces riantes hôtelleries
parées par le grand Esprit, que nous
reposions à l'ombre. Lorsque les vents d
doient du ciel pour balancer ce grand c
que le château aérien bâti sur ses bra
alloit flottant avec les oiseaux et les voy
endormis sous ses abris, que mille s
sortoient des corridors et des voûtes du
édifice; jamais les merveilles de l'ancien
de n'ont approché de ce monument du

» Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué un dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous les suspendions devant le chêne embrâsé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées Tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de Mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumach, fournissoit le vin à notre table. Quelquefois j'allois chercher, parmi les roseaux, une plante dont la fleur alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la providence qui sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

» Hélas ! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle repportoit vers le ciel avec une pro-

fonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit sur-tout, étoit un secret, une pensée cachée au fond de son ame, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune
» amant! je t'aime comme l'ombre des bois au
» milieu du jour ! Tu es beau comme le dé-
» sert avec toutes ses fleurs et toutes ses bri-
» ses. Si je me penche sur toi, je frémis ; si
» ma main tombe sur la tienne, il me semble
» que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta
» tes cheveux sur mon visage, tandis que tu
» te délassois sur mon sein, je crus sentir
» le léger toucher des Esprits invisibles. Oui,
» j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Oc-
» cone ; j'ai entendu les propos des hommes
» rassasiés de jours ; mais la douceur des
» chevreaux et la sagesse des vieillards, sont
» moins plaisantes et moins fortes que tes
» paroles. Eh bien ! pauvre Chactas, je ne
» serai jamais ton épouse ! »

» Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son ame dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout

en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance ; il falloit ou l'adorer, ou la haïr.

» Après quinze nuits de marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisit de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

» Le village indienne de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire ; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre les hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur Indien qui appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue élevée dans la montagne au Génie de ces déserts.

» Atala et moi nous joignions notre sile
ce au silence de cette scène. Tout-à-coup
fille de l'exil fit éclater dans les airs une vo
pleine d'émotion et de mélancolie ; elle cha
toit la patrie absente

» Heureux ceux qui n'ont point vu la f
» mée des fêtes de l'étranger, et qui ne
» sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Si le geai bleu du Meschacebé disoi
» la Nonpareille des Florides : pourquoi vo
» plaignez-vous si tristement ? N'avez-vo
» pas ici de belles eaux et de beaux omb
» ges, et toutes sortes de pâtures com
» dans vos forêts ? » « Oui, répondroit
» Nonpareille fugitive ; mais mon nid est d
» le jasmin, qui me l'apportera ? Et le so
» de ma savane, l'avez-vous ? »

» Heureux ceux qui n'ont point vu la
» mée des fêtes de l'étranger, et qui ne
» sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Après les heures d'une marche pénib
» le voyageur s'assied tristement. Il conte
» ple autour de lui les toits des homm
» le voyageur n'a pas un lieu où rep
» sa tête. Le voyageur frappe à la cabane
» met son arc derrière la porte ; il dema
» l'hospitalité ; le maître fait un geste de
» main ; le voyageur reprend son arc, et
» tourne au désert !

» Heureux ceux qui n'ont point vu la

» mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont
» assis qu'aux festins de leurs pères !

» Merveilleuses histoires racontées autour
» du foyer, tendres épanchemens du cœur,
» longues habitudes d'aimer si nécessaires à la
» vie, vous avez rempli les journées de ceux
» qui n'ont point quitté leur pays natal !
» Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec
» le soleil couchant, les pleurs de leurs amis
» et les charmes de la religion.

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fu-
» mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont
» assis qu'aux festins de leurs pères !

» Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement, elles furent recueillis par un foible écho qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième plus foible encore : on eût cru que les ames de deux amans jadis infortunés comme nous, attirés par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

» Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoubloit à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de sa vertu. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir

apaiser l'ombre irritée. Quelquefoi
demandoit si je n'entendois pas
plaintive, si je ne voyois pas de
sorties de la terre. Pour moi, épui
gue, mais toujours brûlant de dési
que j'étois peut-être perdu sans
milieu de ces forêts, cent fois je
saisir mon épouse dans mes bras,
lui proposai de bâtir une hutte su
ges et de nous y ensevelir ensemble
me résista toujours: « Songe, me
» mon jeune ami, qu'un guerrie
» sa patre. Qu'est-ce qu'une fem
» des devoirs que tu as à rempl
» courage, fils d'Outalissi, ne mur
» contre ta destinée. Le cœur de l'
» comme l'éponge du fleuve, qui
» une onde pure dans les temps d
» tantôt s'enfle d'une eau bourbeu
» le ciel a troublé les eaux. I
» t-elle le droit de dire: « Je cr
» n'y auroit jamais d'orages, que
» seroit jamais brûlant ? »

» O René, si tu crains les t
cœur, défie-toi de la solitude:
passions sont solitaires, et les tra
désert, c'est les rendre à leur em
blés de soucis et de craintes, exp
ber entre les mains des Indiens
être engloutis dans les eaux, piq

évorés des bêtes, trouvant difficile-
e chétive nourriture, et ne sachant plus
côté tourner nos pas, nos maux sem-
ıe pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un
: y vint mettre le comble.
'toit le vingt-septième soleil depuis
épart des cabanes : la *lune de feu*
t commencé son cours, et tout annon-
orage. Vers l'heure où les matrones
s suspendent la crosse du labour aux
; du savinier, et où les perruches se
dans le creux des cyprès, le ciel com-
à se couvrir. Les voix de la solitude
rent, le désert fit silence, et les forêts
èrent dans un calme universel. Bientot
emens d'un tonnerre lointain, se pro-
t dans ces bois aussi vieux que le mon-
firent sortir des bruits sublimes. Crai-
'être submergés, nous nous hâtames
ıer le bord du fleuve, et de nous retirer
ıe forêt.
lieu étoit un terrain marécageux.
vancions avec peine sous une voûte de
, parmi des ceps de vigne, des indigos,
oles, des lianes rampantes, qui entra-
nos pieds comme des filets. Le sol
ux trembloit autour de nous, et à
instant nous étions près d'être englou-

ois de Juillet.

la E

tés dans des fondrières. Des insectes sa
nombre, d'énormes chauves-souris nous ave
gloient ; les serpens à sonnette bruissoient
toutes parts ; et les loups, les ours, les carc
jous, les petits tigres, qui venoient se cach
dans ces retraites, les remplissoient de leu
rugissemens.

» Cependant l'obscurité redouble : les nu
ges abaissés entrent sous l'ombrage des bo
La nue se déchire, et l'éclair trace un rapi
losange de feu. Un vent impétueux sorti
couchant, roule les nuages sur les nuage
les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur cou
et à travers ses crevasses, on aperçoit
nouveaux cieux et des campagnes arden
Quel affreux, quel magnifique spectacle !
foudre met le feu dans les bois ; l'incen
s'étend comme une chevelure de flammes ;
colonnes d'étincelles et de fumée assièg
les nues qui vomissent leurs foudres dan
vaste embrasement. Alors le grand Es
couvre les montagnes d'épaisses ténèbres ;
milieu de ce vaste chaos s'élève un mug
ment confus formé par le fracas des vent
gémissement des arbres, le hurlement de
tes féroces, le bourdonnement de l'incen
et la chute répétée du tonnerre qui siff
s'éteignant dans les eaux.

» Le grand Esprit le sait ! Dans ce
ment je ne vis qu'Atala, je ne pensai

le tronc penché d'un bouleau, je
la garantir des torrens de la pluie.
-même sous l'arbre, tenant ma bien-
: mes genoux, et réchauffant ses pieds
mes mains, j'étois plus heureux que
le épouse qui sent pour la première
fruit tressaillir dans son sein.
is prétions l'oreille au bruit de la
tout-à-coup je sentis une larme d'A-
ber sur mon sein. « Orage du cœur,
ai-je, est-ce une goute de votre pluie?
mbrassant étroitement celle que j'ai-
' Atala, lui dis-je, vous me cachez
ie chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma
! cela fait tant de bien, quand un
garde dans notre ame! Raconte-moi
iutre secret de la douleur, que tu
ies à taire. Ah! je le vois, tu pleures
rie. Elle repartit aussi-tôt : « Enfant
ommes, comment pleurerois-je ma
, puisque mon père, n'étoit pas du
les palmiers ? » Quoi, répliquai-je
in profond étonnement, votre père
point du pays des palmiers ! Quel
nc celui qui vous a mise sur cette ter-
épondez. » Atala dit ces paroles :
ant que ma mère eût apporté en ma-
au guerrier Simaghan trente cavales,
buffles cent mesures d'huile de glands,
ante peaux de castors et beaucoup

tis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient; les serpens à sonnette bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venoient se cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissemens.

» Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient; le ciel s'ouvre coup sur coup, et a travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'éteincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrâsement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes dépaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le mugissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chûte répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

» Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à

elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrens de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étois plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

» Nous prétions l'oreille au bruit de la tempête; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein. « Orage du cœur,
» m'écriai-je, est-ce une goute de votre pluie?
» Puis embrassant étroitement celle que j'aimois : « Atala, lui dis-je, vous me cachez
» quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma
» beauté! cela fait tant de bien, quand un
» ami regarde dans notre ame! Raconte-moi
» cet autre secret de la douleur, que tu
» t'obstines à taire. Ah! je le vois, tu pleures
» ta patrie. Elle repartit aussi-tôt : « Enfant
» des hommes, comment pleurerois-je ma
» patrie, puisque mon père, n'étoit pas du
» pays des palmiers? » Quoi, répliquai-je
» avec un profond étonnement, votre père
» n'étoit point du pays des palmiers! Quel
» est donc celui qui vous a mise sur cette ter-
» re? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en ma-
» riage au guerrier Simaghan trente cavales,
» vingt buffles cent mesures d'huile de glands,
» cinquante peaux de castors et beaucoup

» d'autres richesses, elle avoit connu un hom-
» me de la chair blanche. Or, la mère de ma
» mère lui jeta de l'eau au visage, et la con-
» traignit d'épouser le magnanime Simaghan,
» tout semblable à un roi, et honoré des
» peuples comme un Génie. Mais ma mère
» dit à son nouvel époux: Mon ventre a con-
» çu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit: «
» Le grand Esprit me garde d'une si mauvai-
» se action. Je ne vous mutilerai point, je ne
» vous couperai point le nez ni les oreilles,
» parce que vous avez été sincère et que
» vous n'avez point trompé ma couche. Le
» fruit de vos entrailles sera mon fruit, et je
» ne vous visiterai qu'après le départ de l'oi-
» seau de rizière, lorsque la treizième lune
» aura brillé. » En ce temps-là, je brisai le
» sein de ma mère, et je commençai à croî-
» tre, fière comme une Espagnole et comme
» une Sauvage. Ma mère me fit chrétienne,
» afin que son Dieu et le Dieu de mon père,
» fût aussi mon Dieu. Ensuite le chagrin d'a-
» mour vint la chercher, et elle descendit
» dans la petite cave garnie de peaux, d'où
» l'on ne sort jamais. »

» Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel
» étoit donc ton père, pauvre orpheline, lui
» dis-je ? comment les hommes l'appeloient-
» ils sur la terre, et quel nom portoit-il par-
« mi les Génies ! » Je n'ai jamais lavé les

» pieds de mon père, dit Atala; je sais seu-
» lement qu'il vivoit avec sa sœur à Saint-
» Augustin, et qu'il a toujours été fidèle à ma
» mère: Philippe étoit son nom parmi les an-
» ges, et les hommes le nommoient Lopez. »

» A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots: » O ma sœur! ô fille de Lopez! fille » de mon bienfaiteur! » Atala effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

» C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala alloient devenir inutiles: en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire: déjà je l'avois saisie, déjà je m'etois énivré de son souffle, déjà j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenois mon épouse dans mes bras, en présence de l'Eternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours: superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes

comme les rideaux et le ciel de notr
pins embrâsés qui formiez les flam
notre hymen, fleuve debordé, ı
mugissantes, affreuse et sublime na
tiez vous donc qu'un appareil pré
nous tromper, et ne pûtes-vous cach
ment dans vos mystérieuses horreurs
d'un homme.

» Atala n'offre plus qu'une foible
ce; je touchois au moment du
quand tout-à-coup un impétueux é
d'un éclat de la foudre, silonne l
des ombres, remplit la forêt de s
lumière, et brise un arbre à nos pi
fuyons. O surprise !... dans le silence
cède, nous entendons le son d'un
Tous deux interdits, nous prêtons
ce bruit, si étrange dans un désert. A
un chien aboie dans le lointain; il a
il redouble ses cris, il arrive, il hu
à nos pieds; un vieux Solitaire po
petite lanterne, le suit à travers les
de la forêt. « La Providence soit béni
» t-il, aussitôt qu'il nous aperçut. Il
» long-temps que je vous cherche
» chien vous a sentis dès le comm
» de l'orage, et il m'a conduit ici. B
» comme ils sont jeunes! Pauvres
» comme ils ont dû souffrir! Allons
» porté une peau d'ours, ce sera p

» jeune femme ; voici un peu de vin dans no-
» tre calebasse. Que Dieu soit loué dans tou-
» tes ses œuvres ! sa miséricorde est bien
» grande ; et sa bonté est infinie ! »

» Atala étoit aux pieds du religieux : Chef
» de la prière, lui disoit-elle, je suis chré-
» tienne, c'est le ciel qui t'envoie pour me
» sauver. Ma fille, dit l'ermite en la relevant,
» nous sonnons ordinairement la cloche de la
» Mission pendant la nuit et pendant les
» tempêtes, pour appeler les étrangers ; et,
» à l'exemple de nos frères des Alpes et du
» Liban, nous avons appris à notre chien à
» découvrir les voyageurs égarés. Pour moi,
je comprenois à peine l'ermite ; cette cha-
rité me sembloit si fort au-dessus de l'homme,
que je croyois faire un songe. A la lueur de la
petite lanterne que tenoit le religieux ; j'entre-
voyois sa barbe et ses cheveux tout trempés
d'eau, ses pieds, ses mains et son visage
étoient ensanglantés par les ronces. « Vieillard,
» m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu donc,
» toi qui n'a pas craint d'être frappé de la
» foudre? » Craindre! repartit le père avec une
» sorte de chaleur ; craindre, lorsqu'il y a
» des hommes en péril et que je leur puis être
» utile ! je serois donc un bien indigne servi-
» teur de Jesus-Christ ? Mais sais-tu, lui
» dis-je, que je ne suis pas chrétien ! » Jeune
« homme, répondit l'ermite, vous ai-je de-

désert : a une véritable idée du v
chrétien sur la terre.

» Après une demi-heure d'une
dangereuse par les sentiers de la mo
nous arrivâmes à la grotte du missi
Nous y entrâmes à travers les lierr
giraumonts humides, que la pluie av
tus des rochers. Il n'y avoit dans ce lie
natte de feuilles de papaya, une c
pour puiser de l'eau, quelques vases
une bêche, un serpent familier, et
pierre qui servoit de table, un cruci
livre des Chrétiens

» L'homme des anciens jours se hâ
lumer du feu avec des lianes sèches ;
du maïs entre deux pierres, et en a
un gâteau, il le mit cuire sous la
Quand ce gâteau eut pris au feu u
couleur dorée, il nous le servit tout l
avec de la crème de noix dans un vase

» Le soir ayant ramené la sérénité
viteur du grand Esprit nous propos
nous asseoir à l'entrée de la grotte.
suivîmes dans ce lieu, qui comman
vue immense. Les restes de l'orage ét
tés en désordre vers l'orient : les feux
cendie allumé dans les forêts par la
brilloient encore dans le lointain ; au
la montagne un bois de pins tout enti
renversé dans la vase, et le fleuve rou

mêle les argiles détrempées, les troncs des bres, les corps des animaux et les poissons orts dont on voyoit le ventre argenté flotter la surface des eaux.

» Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala conta notre histoire au vieux Génie de la ontagne. Son cœur parut touché, et des mes tombèrent sur sa barbe : Mon enfant, dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses ; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrens, se dissiper ces nuages ; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête, ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de l'homme ? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jesus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux quand il sera digne de l'être. »

» A ces mots je tombai aux genoux du litaire, en versant des pleurs de joie ; mais ala devint pâle comme la mort. Le vieillard e releva avec bénignité, et je m'aperçus rs qu'il avoit les deux mains mutilées. Ata- comprit sur-le-champ ses malheurs. Les rbares ! s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux

» sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce
» qu'a enduré mon divin Maître ? Si les In-
» diens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pau-
» vres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les
» chéris même davantage, en proportion des
» maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester
» dans ma patrie où j'étois retourné, et où
» une illustre reine m'a fait l'honneur de vou-
» loir contempler ces foibles marques de
» mon apostolat. Et quelle récompense plus
» glorieuse pouvois-je recevoir de mes tra-
» vaux, que d'avoir obtenu du chef de notre
» religion la permission de célébrer le divin
» sacrifice avec ces mains mutilées ? Il ne me
» restoit plus, après un tel honneur, qu'à
» tâcher de m'en rendre digne : je suis revenu
» au nouveau monde, consumer le reste de
» ma vie au service de mon Dieu. Il y a
» bientôt trente ans que j'habite cette solitude,
» et il y en aura demain vingt-deux, que j'ai
» pris possession de ce rocher. Quand j'arri-
» vai dans ces lieux, je n'y trouvai que des
» familles vagabondes, dont les mœurs étoient
» féroces et la vie fort misérable. Je leur ai
» fait entendre la parole de paix, et leurs
» mœurs se sont graduellement adoucies. Ils
» vivent maintenant rassemblés au bas de
» cette montagne. J'ai tâché, en leur ensei-
» gnant les voies du salut, de leur apprendre
» les premiers arts de la vie, mais sans les
porter

r trop loin et en retenant ces honnêtes
dans cette simplicité qui fait le bon-
Pour moi, craignant de les gêner par
résence, je me suis retiré sous cette
, où ils viennent me consulter. C'est
e, loin des hommes, j'admire Dieu
la grandeur de ces solitudes, et que
prépare à la mort, que m'annoncent
vieux jours. »
n achevant ces mots, le Solitaire se
noux, et nous imitâmes son exemple.
mença à haute voix une prière; à la-
tala répondoit. De muets éclairs ou-
encore les cieux dans l'orient, et sur
ges du couchant, trois soleils bril-
ensemble. Quelques renards dispersés
rage alongeoient leurs museaux noirs
d des précipices, et l'on entendoit le
ement des plantes qui, séchant à la
u soir, relevoient de toutes parts leurs
attues.
ous rentrâmes dans la grotte, où l'er-
tendit un lit de mousse de cyprès pour
Une profonde langueur se peignoit dans
x et dans les mouvemens de cette
; elle regardoit le père Aubry, comme
eût voulu lui communiquer un secret;
uelque chose sembloit la retenir, soit
ésence, soit une certaine honte, soit
té de l'aveu. Je l'entendis se lever au
la. F

milieu de la nuit ; elle cherchoit le Solitaire ;
mais comme il lui avoit donné sa couche il
étoit allé contempler la beauté du ciel et prier
Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit
le lendemain que c'étoit assez sa coutume,
même pendant l'hiver, aimant à voir les
forêts balancer leurs cimes dépouillées, les
nuages voler dans les cieux, et à entendre les
vents et les torrens gronder dans la solitude.
Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa
couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé
d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude!

» Le lendemain je m'éveillai aux chants des
cardinaux et des oiseaux moqueurs nichés
dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'aillai cueillir une rose de
magnolia, et je la déposai humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie.
J'espérois, selon la religion de mon pays, que
l'ame de quelque enfant mort à la mamelle,
seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe
relevée dans ses deux poches, un chapelet à
la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un
pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller
avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposoit
encore ; j'acceptai son offre, et nous nous
mîmes en route à l'instant.

» En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même, que c'étoient des vers d'un ancien poète appelé Homère, et quelques sentences d'un autre poète plus ancien encore, nommé salomon. Il y avoit, je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux Solitaire qui les avoit gravé, et ces vieux chênes qui lui servoient de livres.

» Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument: « Il du» rera encore plus que moi, me répondit le » père et aura toujours plus de valeur que le » peu de bien que j'ai fait. »

» De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, sur-tout ceux de ton pays; imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins

dans les nues, répand des fleuves pour c
naux, sculpte des monts pour colonnes,
pour bassins creuse des mers.

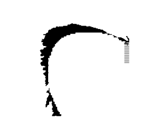
» Nous passâmes sous l'arche unique
ce pont, et nous nous trouvâmes devant u
autre merveille : c'étoit le cimetière des I
diens de la Mission, ou *les Bocages de*
mort. Le père Aubry avoit permis à s
néophytes d'ensevelir leurs morts à leur m
nière, et de conserver au lieu de leurs sépu
tures son nom sauvage ; il avoit seuleme
sanctifié ce lieu par une croix (1) Le sol
étoit divisé, comme le champ commun d
moissons, en autant de lots qu'il y avoit
familles. Chaque lot faisoit à lui seul un bo
qui varioit selon le goût de ceux qui l'avoie
planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit a
milieu de ces bocages ; on l'appeloit le Rui
seau de la paix. Ce riant asyle des ames éto
fermé à l'orient par le pont sous lequel nou
avions passé ; deux collines le bornoient a
septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'
l'occident, où s'élevoit un grand bois de s
pins. Les troncs de ces arbres, rouges marbr
de vert, montant sans branches jusqu'à leu

(1) Le père Aubry avoit fait comme les Jés
tes à la Chine, qui permettoient aux Chin
d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, sel
leur ancienne coutume.

imes, ressembloient à de hautes colonnes
t formoient le péristile de ce temple de la
nort, il y régnoit un bruit religieux, sem-
blable au sourd mugissement de l'orgue sous
es voûtes d'une église, mais lorsqu'on péné-
roit au fond du sanctuaire, on n'entendoit
plus que les hymnes des oiseaux qui célé-
broient à la mémoire des morts une fête éter-
nelle.

» En sortant de ce bois, nous découvrî-
mes le village de la Mission, situé au bord
d'un lac, au milieu d'une savane semée de
fleurs. On y arrivoit par une avenue de ma-
gnolias et de chênes verts, qui bordoient une
de ces anciennes routes, que l'on trouve vers
es montagnes qui divisent le Kentucki des
Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent
eur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent
eurs travaux et accoururent au-devant de lui.
Les uns baisoient sa robe, les autres aidoient
es pas; les mères élevoient dans leurs bras
eurs petits enfans, pour leur faire voir l'hom-
me de Jesus-Christ, qui répandoit des lar-
mes. Il s'informoit, en marchant, de ce qui
se passoit au village; il donnoit un conseil à
celui-ci, réprimandoit doucement celui-là, il
parloit des moissons à recueillir, des enfans à
instruire, des peines à consoler, et il mêloit
Dieu à tous ses discours.

» Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied



d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : » Mes chers néophytes, dit-il en se » tournant vers la foule, il vous est arrivé un » frère et une sœur ; et pour surcroît de bon- » heur, je vois que la divine Providence a » épargné hier vos moissons : voilà deux « grandes raisons de la remercier. Offrons » donc le saint sacrifice, et que chacun y » apporte un recueillement profond, une foi » vive, une reconnoissance infinie et un cœur » humilié. »

» Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûriers ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puisse dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

» L'aurore paroissant derrière les montagnes, enflammoit l'orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chré-

en ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour
utel un rocher, pour église le désert, pour
ssistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne
loute point qu'au moment où nous nous pros-
ernâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et
ue Dieu ne descendit sur la terre, car je le
entis descendre dans mon cœur.

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour
noi que la fille de Lopèz, nous nous rendî-
nes au village. Là, régnoit le mélange le
lus touchant de la vie sociale et de la vie de
a nature ; au coin d'une cyprière de l'antique
ésert, on découvroit une culture naissante ;
s épis rouloient à flots d'or sur le tronc du
hêne abattu ; et la gerbe d'un été rempla-
oit l'arbre de trois siècles. Partout on voyoit
s forêts livrées aux flammes pousser de
rosses fumées dans les airs, et la charrue
promener lentement entre les débris de leurs
cines. Des arpenteurs avec de longues chaî-
s alloient mesurant le terrain ; des arbitres
ablissoient les premières propriétés ; l'oiseau
doit son nid ; le repaire de la bête féroce se
angeoit en une cabane ; on entendoit gron-
er des forges, et les coups de la cognée fai-
ient, pour la dernière fois, mugir des échos
piraut eux-même avec les arbres qui leur
rvoient d'asyle.

» J'errois avec ravissement au milieu de
s tableaux, rendus plus doux par l'image

d'Atala par les rêves de félicité dont je l
çois mon cœur. J'admirois le triomphe
Christianisme sur la vie sauvage; je vo
l'Indien se civilisant à la voix de la religi
j'assistois aux nôces primitives de l'Hon
et de la Terre : l'homme, par ce grand c
trat, abandonnant à la terre l'héritage de
sueurs, et la terre s'engageant, en retour
porter fidèlement les moissons, les fils et
cendres de l'homme.

» Cependant on présenta un enfant
missionnaire, qui le baptisa parmi des jasn
en fleurs, au bord d'une source, tandis qu
cercueil, au milieu des jeux et des trava
se rendoit aux Bocages de la mort. D
époux reçurent la bénédiction nuptiale s
un chêne, et nous allâmes ensuite les éta
dans un coin du désert. Le pasteur marc
devant nous, bénissant çà et là, et le roc
et l'arbre et la fontaine, comme autref
selon le livre des Chrétiens, Dieu bénit la t
inculte, en la donnant en héritage à Ad
Cette procession, qui pêle-mêle avec ses t
peaux suivoit de rocher en rocher son c
vénérable, représentoit à mon cœur atte
ces migrations des premières familles, a
que Sem, avec ses enfans, s'avançoit à
vers le monde inconnu, en suivant le sol
qui marchoit devant lui.

» Je voulus savoir du saint ermite, c

ment il gouvernoit ses enfans ; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne leur ai donné aucun loi ; je leur ai seulement enseigné à s'aimer, à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie : toutes les lois du monde sont là-dedans. Vous voyez au milieu du village une cabane plus grande que les autres : elle sert de chapelle dans la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer le Seigneur, et quand je suis absent, c'est un vieillard qui fait la prière ; car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de sacerdoce. Ensuite on va travailler dans les champs, et si les propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'économie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieillards distribuent avec égalité le produit du labeur, Ajoutez à cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques, la croix où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche dans les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de bled, nos fleuves où je plonge les petits enfans et les saint Jean de cette nouvelle Béthanie, vous aurez une idée complète de ce royaume de Jésus-Christ.

» Les paroles du Solitaire me ravirent, et sentis la supériorité de cette vie stable et

occupée, sur la vie errante et oisive du
vage.

» Ah! René, je ne murmure point c
la Providence, mais j'avoue que je n
rappelle jamais cette société évangéli
sans éprouver l'amertume des regrets. Q
hutte, avec Atala sur ces bords, eût r
ma vie heureuse! Là finissoient toutes
courses; là, avec une épouse, inconn
hommes, cachant mon bonheur au fon
forêts; j'aurois passé comme ces fleuves
n'ont pas même un nom dans le déser
lieu de cette paix que j'osois alors me
mettre, dans quel trouble n'ai-je point
mes jours! Jouet continuel de la fortune
sé sur tous les rivages, long-temps exi
mon pays, et n'y trouvant à mon retour q
cabane en ruine et de amis dans la tomb
le devoit être la destinée de Chactas.

LE DRAME.

» Si mon songe de bonheur fut vi
aussi d'une corte durée, et le réveil
doit à la grotte du Solitaire. Je fu
en y arrivant au milieu du jour,
voir Atala accourir au-devant de m
ne sais quelle soudaine horreur m
approchant de la grotte, je n'os
la fille de Lopez: mon imaginatio
lement épouvantée, ou du bruit

ce qui succéderoit à mes cris. Encore plus
rayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du
cher, je dis au missionnaire : O vous que le
l accompagne et fortifie, pénétrez dans ces
abres. »

» Qu'il est foible celui que les passions do-
pent ! Qu'il est fort celui qui se repose en
eu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur
âgieux, flétri par soixante-seize années, que
ns toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme
paix entra dans la grotte, et je restai au-
hors plein de terreur. Bientôt un foible
urmure semblable à des plaintes, sortit du
nd du rocher, et vint frapper mon oreille.
oussant un cri, et retrouvant mes forces, je
'élançai dans la nuit de la caverne. Esprits
mes pères ! vous savez seuls le spectacle
ui frappa mes yeux !

» Le Solitaire avoit allumé un flambeau
pin ; il le tenoit d'une main tremblante,
-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et
une femme, à moitié soulevée sur le coude,
montroit pâle et échevelée. Les gouttes
une sueur pénible brilloient sur son front ;
s regards à demi éteints cherchoient encore
m'exprimer son amour, et sa bouche essa-
oit de sourire. Frappé comme d'un coup de
udre, les yeux fixés, les bras étendus, les
vres entr'ouvertes, je demeurai immobile.
Un profond silence règne un moment parmi

les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompt le premier : « Ceci, » dit-il, ne sera qu'une fièvre occasionnée par » la fatigue, et si nous nous résignons à la » volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

» A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

» Mon père, dit-elle d'une voix affoiblie, » en s'adressant au religieux, je touche au » moment de la mort. O Chactas ! écoute » sans désespoir le funeste secret que je t'ai » caché, pour ne pas te rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne » pas m'interrompre par des marques d'une » douleur, qui précipiteroient le peu d'instans que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter, et aux battemens de ce » cœur, qui se ralentissent.... à je ne sais quel » fardeau glacé que mon sein soulève à peine, » je sens que je ne me saurois trop hâter. »

» Après quelques momens de silence, Atala poursuivit ainsi :

» Ma triste destinée a commencé presque » avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère » m'avoit conçue dans le malheur; je fatiguois

son

son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchiremens d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine des Anges que je lui consacrerais ma virginité, si j'échappois à la mort.... Vœu fatal qui me précipite au tombeau !

» J'entrois dans ma seizième année, lorsque je perdis ma mère. Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa couche. « Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire qui consoloit ses derniers instans ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai fait pour toi. Voudrois-tu démentir ta mère ? O mon Atala ! je te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a conservé par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en acceptant le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la cabane et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta mère ! Viens donc, ma bien-aimée, viens ; jure sur cette image de la mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du ciel. Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, et que si tu

vieillard, sa barbe qui frappoit sa p
ses paroles foudroyantes le rendoient s
ble à un Dieu. Accablé de sa maje
tombai à ses genoux, et lui demandai
de mes emportemens. « Mon fils, me
» dit-il avec un accent si doux, qu
» mords entra dans mon ame, mon
» n'est pas pour moi-même que je
» réprimandé. Hélas! vous avez raiso
» cher enfant : je suis venu faire bien
» chose dans ces forêts, et Dieu n'a
» serviteur plus indigne que moi. Mai
» fils, le ciel, le ciel, voilà ce qu'il
» jamais accuser ! Pardonnez-moi si
» ai offensé, mais écoutons votre sœu
» a peut-être du remède, ne nous
» point d'espérer. Chactas, c'est une
» bien divine que celle-là, qui a
» vertu de l'espérance ? »

« Mon jeune ami, reprit Atala,
» été témoin de mes combats, et ce
» tu n'en as vu que la moindre parti
» cachois le reste. Non, l'esclave n
» arrose de ses sueurs les sables arden
» Floride, est moins misérable que m
» Atala. Te sollicitant à la fuite, et
» tant certaine de mourir si tu t'éloig
» moi ; craignant de fuir avec toi d
» déserts, et cependant haletant
» l'ombrage des bois.... Ah! s'il n'avo

ie quitter parens, amis, patrie; si mê-
e (chose affreuse) il n'y eût eu que la
rte de mon ame! Mais ton ombre, ô ma
ère, ton ombre étoit toujours là, me
prochant ses tourmens! J'entendois tes
aintes, je voyois les flammes de l'enfer
consumer. Mes nuits étoient arides et
eines de fantômes, mes jours étoient dé-
lés; la rosée du soir séchoit en tombant
r ma peau brûlante; j'entr'ouvrois mes
vres aux brises, et les brises, loin de
'apporter la fraîcheur, s'embrâsoient du
ı de mon souffle. Quel tourment de te
ir sans cesse auprès de moi, loin de tous
hommes, dans de profondes solitudes,
de sentir entre toi et moi une barrière
vincible! Passer ma vie à tes pieds, te
vir comme ton esclave, apprêter ton
pas et ta couche dans quelque coin igno-
de l'univers, eût été pour moi le bon-
ur suprême; ce bonheur, j'y touchois,
je ne pouvois en jouir. Quel dessein n'ai-
point rêvé! Quel songe n'est point sorti
ce cœur si triste! Quelquefois en atta-
ant mes yeux sur toi, j'allois jusqu'à
mer des désirs aussi insensés que coupa-
s: tantôt j'aurois voulu être avec toi la
ıle créature vivante sur la terre; tantôt,
ıtant une divinité qui m'arrêtoit dans
s horribles transports, j'aurois désiré

» toujours.... oh ! c'eût été trop de félicité !
» Calme-toi , lui dis-je , en saisissant une des
» mains de l'infortunée ; calme-toi , ce bon-
» heur , nous allons le goûter. » « Jamais
» jamais ! dit Atala. » « Comment , repartis-
» je ? » « Tu ne sais pas tout , s'écria la vier-
» ge : c'est hier.... pendant l'orage.... J'allois
» violer mes vœux ; j'allois plonger ma mère
» dans les flammes de l'abyme ; déjà sa
» malédiction étoit sur moi ; déjà je mentois
» au Dieu qui m'a sauvé la vie.... Quand tu
» baisois mes lèvres tremblantes , tu ne sa-
» vois pas , tu ne savois pas que tu n'em-
» brassois que la mort ! » « O ciel ! s'écria
» le missionnaire , chère enfant , qu'avez-
» vous fait ? » « Un crime , mon père , dit
» Atala les yeux égarés ; mais je ne perdois
» que moi , et je sauvois ma mère. » « Achè-
» ve donc , m'écriai-je plein d'épouvante.
» Eh bien ! dit-elle , j'avois prévu ma foi-
» blesse , en quittant les cabanes , j'ai em-
» porté avec moi...... » « Quoi , repris-je
» avec horreur ? » « Un poison , dit le père.
» Il est dans mon sein , s'écria Atala. »

« Le flambeau échappe de la main du So-
litaire , je tombe mourant près de la fille de
Lopez , le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans
ses bras , et tous trois , dans l'ombre , nous
mêlons un moment nos sanglots sur cette
couche funèbre.

» ramener au troupeau. Les trésors du re-
» pentir vous étaient ouverts : il faut des
» torrens de sang pour effacer nos fautes
» aux yeux des hommes, une seule larme
» suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma
» chère fille, votre situation exige du calme;
» adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes
» les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa vo-
» lonté, comme je l'espère, que vous échap-
» piez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de
» Quebec ; il a les pouvoirs nécessaires pour
» vous relever de vos vœux, qui ne sont
» que des vœux simples, et vous acheverez
» vos jours près de moi avec Chactas votre
» époux. »

A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi! dit elle en joignant les
» deux mains avec passion, il y avoit du
» remède! Je pouvois être relevée de mes
» vœux ! » « Oui ma fille, répondit le père,
» et vous le pouvez encore. » « Il est trop
» tard, il est trop tard, s'écria-t-elle! Faut-
» il mourir, au moment où j'apprends que
» j'aurois pu être heureuse! Que n'ai je connu
» plutôt ce saint vieillard ! Aujourd'hui, de
» quel bonheur je jouirois, avec toi, avec
» Chactas chrétien.... consolée, rassurée par
» ce prêtre auguste.... dans ce désert.... pour

nous prodiguoit mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur ?

« Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disoit-» elle, ne les trouves-tu pas bien glacés ? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur ; ensuite elle ajoutoit : « Hier encore, mon bien-aimé, ton seul
» toucher me faisoit tressaillir, et voilà que
» je ne sens plus ta main, je n'entends pres-
» que plus ta voix ; les objets de la grotte
» disparoissent tour-à-tour. Ne sont-ce pas
» les oiseaux qui chantent ? Le soleil doit

» être près de se coucher maintenant ? Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, » sur ma tombe ! »

» Atala s'apercevant que ces paroles nous faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien » foible ; mais peut-être que je vais devenir » plus forte. Cependant mourir si jeune, » tout-à-la-fois, quand mon cœur étoit si » plein de vie ! Chef de la prière, ayez pitié » de moi, soutiens-moi. Crois-tu que ma » mère soit contente, et que Dieu me par» donne ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon religieux, en » versant des larmes, et les essuyant avec » ses doigts tremblans et mutilés ; ma fille, » tous vos malheurs viennent de votre igno» rance ; c'est votre éducation sauvage et le » manque d'instruction nécessaire qui vous » ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une » chrétienne ne peut disposer de sa vie. Con» solez-vous donc, ma chère brebis ; Dieu » vous pardonnera, à cause de la simplicité » de votre cœur. Votre mère et l'imprudent » missionnaire qui la dirigeoit, ont été plus » coupables que vous ; ils ont passé leurs » pouvoirs, en vous arrachant un vœu indis» cret ; mais que la paix du Seigneur soit » avec eux. Vous offrez tous trois un terrible » exemple des dangers de l'enthousiasme, et

» du défaut de lumières en matière
» gion. Rassurez-vous, mon enfant
» qui sonde ~~les reins et~~ les cœurs, v
» gera sur vos intentions, qui étaient
» et non sur votre action qui est con
» ble.

» Quant à la vie, si le moment es
» de vous endormir dans le Seigneu
» ma chère enfant, que vous perdez
» chose, en perdant ce monde! malg
» litude où vous ayez vécu, vous av
» nu les chagrins; que penseriez-vou
» si vous eussiez été témoin des mau
» société, si en abordant sur les riv
» l'Europe, votre oreille eût été fra
» ce long cri de douleur, qui s'élève
» vieille terre? L'habitant de la cab
» celui des palais, tout souffre, tou
» ici-bas; les reines ont été vues pl
» comme de simples femmes, et l'
» étonné de la quantité de larmes c
» tiennent les yeux des rois!

» Est-ce votre amour que vous re
» Ma fille, il faudroit autant ple
» songe. Connoissez-vous le cœur d
» me, et pourriez-vous compter les
» tances de son désir? vous calculer
» tôt le nombre des vagues que la m
» dans une tempête. Atala, les sa
» les bienfaits ne sont pas des liens

» un jour, peut-être, le dégoût fût venu
» avec la satiété, le passé eût été compté
» pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que
» les inconvéniens d'une union pauvre et mé-
» prisée. Sans doute, ma fille, les plus
» belles amours furent celles de cet homme
» et de cette femme, sortis de la main du
» Créateur. Un paradis avoit été formé pour
» eux, ils étoient innocens et immortels.
» Parfaits de l'ame et du corps, ils se conve-
» noient en tout : Eve avoit été créée pour
» Adam, et Adam pour Eve. S'ils n'ont pu
» toutefois se maintenir dans cet état de
» bonheur, quels couples le pourront après
» eux ? Je ne vous parlerai point des ma-
» riages des premiers-nés des hommes, de
» ces unions ineffables, alors que la sœur
» étoit l'épouse du frère, que l'amour, et
» l'amitié fraternelle se confondoient dans le
» même cœur, et que la pureté de l'une
» augmentoit les délices de l'autre. Toutes
» ces unions ont été troublées ; la jalousie
» s'est glissée à l'autel du gazon où l'on im-
» moloit le chevreau, elle a régné sous la
» tente d'Abraham, et dans ces couches
» mêmes où les patriarches goûtoient tant de
» joie, qu'ils oublioient la mort de leurs
» mères.

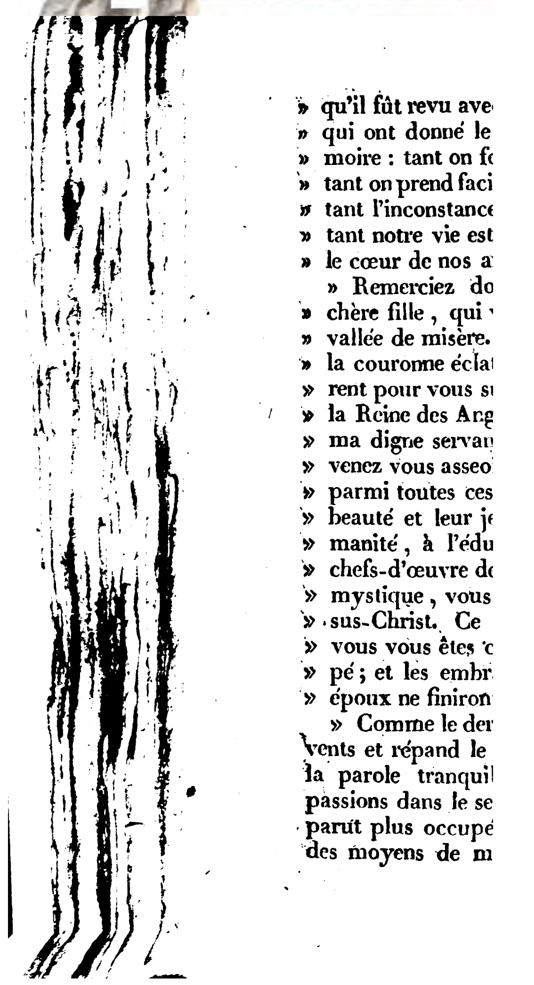
» Vous seriez-vous donc flattée, mon en-
» fant, d'être plus innocente et plus heureu-

» se dans vos liens, que ces saintes familles
» dont Jesus-Christ a voulu descendre? Je
» vous épargne les détails des soucis du mé-
» nage, les disputes, les reproches mutuels,
» les inquiétudes et toutes ces peines secrètes
» qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal.
» La femme renouvelle ses douleurs chaque
» fois qu'elle est mère, et elle se marie en
» pleurant. Que de maux dans la seule perte
» d'un nouveau-né à qui l'on donnoit le lait,
» et qui meurt sur votre sein! La montagne
» a été pleine de gémissemens; rien ne pouvoit
» consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient
» plus. Ces amertumes attachées aux ten-
» dresses humaines sont si fortes, que j'ai
» vu dans ma patrie de grandes dames aimées
» par des rois, quitter la cour pour s'ense-
» velir dans des cloîtres, et mutiler cette
» chair révoltée, dont les plaisirs ne sont
» que des douleurs.

» Mais peut-être direz-vous que ces der-
» niers exemples ne vous regardent pas; que
» toute votre ambition se réduisoit à vivre
» dans une obscure cabane avec l'homme de
» votre choix; que vous cherchiez moins les
» douceurs du mariage, que les charmes de
» cette folie que la jeunesse appelle amour?
» Illusions, chimère, vanité, rêve d'une
» imagination blessée! Et moi aussi, ma
» fille, j'ai connu les troubles du cœur: cette

tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paroît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse, sans doute, la solitude et l'amour l'égaleroient à Dieu même ; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Etre. Mais l'ame de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime long-temps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

» Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, qu'elle qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil même de Chactas n'auroit pu vous reconnoître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je ? (ô vanité des vanités !) Que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre ? Voulez-vous, ma chère fille, en connoître l'étendue ? Si un homme revenoit à la lumière, quelques années après sa mort, je doute



» qu'il fût revu ave
» qui ont donné le
» moire : tant on f
» tant on prend faci
» tant l'inconstanc
» tant notre vie est
» le cœur de nos a

» Remerciez do
» chère fille, qui
» vallée de misère.
» la couronne écla
» rent pour vous s
» la Reine des An
» ma digne servan
» venez vous asseo
» parmi toutes ces
» beauté et leur j
» manité, à l'édu
» chefs-d'œuvre d
» mystique, vous
» sus-Christ. Ce
» vous vous êtes c
» pé ; et les embr
» époux ne finiron

» Comme le der
vents et répand le
la parole tranquil
passions dans le se
parut plus occupé
des moyens de m

Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantot elle me parloit de ma mère, de ma patrie; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours » malheureux, disoit-elle; si le ciel t'éprouve » aujourd'hui, c'est seulement pour te ren» dre plus compatissant aux maux des au» tres. Le cœur, ô Chactas, est comme ces » sortes d'arbres qui ne donnent leur baume » pour les blessures des hommes, que lors» que le fer les a blessés eux-mêmes.»

» Quand elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver, et tour-à-tour consolante et consolée; elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort.

» Cependant l'ermite redoubloit de zèle. Ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, raffraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien,

et les esprits célestes étoient, sans dot
attentifs à cette scène où la religion lut
seule contre l'amour, la jeunesse et la m

» Elle triomphoit cette religion divine
l'on s'apercevoit de sa victoire à une sa
tristesse qui succédoit dans nos cœurs
premiers transports des passions. Vers le
lieu de la nuit, Atala sembla se ranimer p
répéter des priéres que le religieux pronon
au bord de sa couche. Peu de temps ap
elle me tendit la main, et avec une voix q
entendoit à peine, elle me dit : «
» d'Outalissi, te rappelles-tu cette prem
» nuit où tu me pris pour la Vierge des
» nières amours ? Singulier présage de r
» destinée ! » Elle s'arrêta, puis elle rep
« Quand je songe que je te quitte pour
» jours, mon cœur fait un tel effort pou
» vivre, que je me sens presque le pou
» de me rendre immortelle à force d'ai
» Mais, ô mon Dieu, que votre vol
» soit faite ! » Atala se tut pendant quel
instans ; elle ajouta : « Il ne me reste
» qu'à vous demander pardon des maux
» je vous ai causés. Je vous ai beau
» tourmenté par mon orgueil et mes capr
» Chactas, un peu de terre jeté sur
» corps va mettre tout un monde entre
» et moi, et vous délivrer pour toujour
» poids de mes infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je, noyé de
» larmes, n'est-ce pas moi qui ai causé
» tous vos malheurs ? » « Mon ami, dit-elle
» en m'interrompant, vous m'avez rendue
» très-heureuse, et si j'étois à recommencer
» la vie, je préférerois encore le bonheur de
» vous avoir aimé quelques instans dans un
» exil infortuné, à toute une vie de repos
» dans ma patrie. »

» Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errans cherchoient à toucher quelque chose ; elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première
» fois, tu vis cette croix briller à la lueur du
» feu sur mon sein ; c'est le seul bien que
» possède Atala. Lopez, ton père et le mien,
» l'envoya à ma mère peu de jours après
» ma naissance. Reçois donc de moi cet hé-
» ritage, ô mon frère, conserve-le en mé-
» moire de mes malheurs. Tu auras recours
» à ce Dieu des infortunés dans les chagrins
» de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière
» à te faire. Ami, notre union auroit été
» courte sur la terre, mais il est après cette

» vie une plus longue vie. Qu'il seroit affreux
» d'être séparée de toi pour jamais ! Je ne
» fais que te devancer aujourd'hui, et je t
» vais attendre dans l'empire céleste. Si tu
» m'as aimée, fais-toi instruire dans la reli-
» gion chrétienne, qui prépara notre réunion.
» Elle fait sous tes yeux un grand miracle,
» cette religion, puisqu'elle me rend capable
» de te quitter, sans mourir dans les angois-
» ses du désespoir. Cependant, Chactas,
» je ne veux de toi qu'une simple promesse,
» je sais trop ce qu'il en coûte, pour te de-
» mander un serment. Peut-être ce vœu te
» sépareroit-il de quelque femme plus heu-
» reuse que moi.... O ma mère, pardonne à
» ta fille. O Vierge, retenez votre courroux.
» Je retombe dans mes foiblesses, et je
» dérobe, ô mon Dieu, des pensées qui
» devroient être que pour toi ! »

« Navré de douleur, je promis à A
d'embrasser un jour la religion chrétie
A ce spectacle, le Solitaire se levant
air inspiré, et étendant les bras vers la
de la grotte : « Il est temps, s'écria-t
» est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces
qu'une force surnaturelle me contr
tomber à genoux, et m'incline la
pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre
secret où étoit enfermée une urne d'

m voile de soie ; il se prosterne et
›fondément. La grotte parut soudain
; on entendit dans les airs les paro-
nges et les frémissemens des harpes
et lorsque le Solitaire tira le vase
son tabernacle, je crus voir Dieu
: sortir du flanc de la montagne.
prêtre ouvrit le calice ; il prit entre
doigts une hostie blanche comme la
t s'approcha d'Atala, en prononçant
; mystérieux. Cette sainte avoit les
,és au ciel, en extase. Toutes ses
parurent suspendues, toute sa vie
nbla sur sa bouche ; ses lèvres s'en-
ent, et vinrent avec respect chercher
aché sous le pain mystique. Ensuite
vieillard trempe un peu de coton
: huile consacrée ; il en frote les tem-
tala ; il regarde un moment la fille
e, et tout-à-coup ces fortes paroles
ıppent : « Partez, ame chrétienne :
rejoindre votre Créateur ! » Relevant
a tête abattue, je m'écriai, en re-
le vase où étoit l'huile sainte : « mon
ce remède rendra-t-il la vie à Atala ?
mon fils, dit le vieillard en tombant
mes bras, la vie éternelle ! » » Atala
t d'expirer. »
. cet endroit, pour la seconde fois de-
commencement de son récit, Chactas

fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondoient, et sa voix ne laissoit échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité ! O René, ô mon fils, tu le vois ; et » moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après » tant d'années, l'or n'en est-il point altéré ? » N'y vois-tu point la trace de mes larmes ? » Pourrois-tu reconnoître l'endroit qu'une » sainte a touché de ses lèvres ? Comment » Chactas n'est-il point encore chrétien ? » Quelles frivoles raisons de politique et de » patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les » erreurs de ses pères ? Non, je ne veux » pas tarder plus long-temps. La terre me » crie : Quand donc descendras-tu dans la » tombe, et qu'attends-tu pour embrasser » une religion divine ? O terre, vous ne m'attendrez pas long-temps : aussitôt qu'un » prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête » blanchie par les chagrins, j'espère me » réunir à Atala. Mais achevons ce qui me » reste à conter de mon histoire :

Les Funérailles.

« Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon ame, lorsqu'Atala eut rendu le dernier

soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste ; il faudroit que mes yeux fermés se pussent r'ouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucki ; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues, suspendra le cours de ses eaux, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala ! pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire : Mon fils, c'est la volonté de Dieu ! Et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même.

» La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop : que les passions d'un jeune homme ne troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les restes de mon épouse ; je les ensevelirai dans quelque coin du désert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me rendre digne de ces noces

éternelles qui m'ont été promises par Atal

„ A ce retour inespéré de courage, le bo
père tressaillit de joie ; il s'écria ; „ O sa
de Jesus-Christ, sang de mon divin maît
je reconnois-là tes mérites ! Tu sauveras sa
doute ce jeune homme. Mon dieu, ach
ton ouvrage. Rends la paix à cette ame tro
blée, et ne lui laisse de ses malheurs, q
d'humbles et utiles souvenirs. „

„ Le juste refusa de m'abandonner le cor
de la fille de Lopèz, mais il me proposa
faire venir ses Néophytes, et de l'enter
avec toute la pompe chrétienne ; je m'y re
sai à mon tour. „ Les malheurs et les ver
d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus d
hommes ; que sa tombe, creusée furtivem
par nos mains, partage cette obscurité
Nous convînmes que nous partirions le le
demain au lever du soleil pour enterrer At
sous l'arche du pont naturel, à l'entrée d
Bocages de la mort. Il fut aussi résolu q
nous passerions la nuit en prières auprès d
corps de cette sainte.

„ Vers le soir, nous transportâmes s
précieux restes à une ouverture de la grott
qui donnoit vers le nord. L'ermite les av
roulés dans une pièce de lin d'Europe, fi
par sa mère ; c'est le seul bien qui lui res
de sa patrie, et depuis long-temps il le de
tinoit à son profond tombeau. Atala éto

couch

oyoit dans ses cheveux une fleur de magno-
a fanée... celle-là même que j'avois déposée
ur le lit de la vierge, pour la rendre féconde.
es lèvres, comme un bouton de rose cueilli
lepuis deux matins, sembloient languir et
ourire. Dans ses joues d'une blancheur écla-
ante, on distinguoit quelques veines bleues.
es beaux yeux étoient fermés, ses pieds
nodestes étoient joints, et ses mains d'albâtre
ressoient sur son cœur un crucifix d'ébène;
: scapulaire de ses vœux étoit passé à son
ou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de
ı mélancolie, et par le double sommeil de
innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de
lus céleste. Quiconque eût ignoré que cette
une fille avoit joui de la lumière, auroit pu
ı prendre pour la statue de la Virginité en-
ormie.

„ Le religieux ne cessa de prier toute la
uit. J'étois assis en silence au chevet du lit
inèbre de mon Atala. Que de fois, durant
on sommeil, j'avois supporté sur mes ge-
oux cette tête charmante! Que de fois je
l'étois penché sur elle, pour entendre et
our respirer son souffle! Mais à présent
ucun bruit ne sortoit de ce sein immobile

et c'étoit en vain que j'attendois le r
la beauté !

„ La lune prêta son pâle flambeau
veillée funèbre. Elle se leva au mili
nuit, comme une blanche vestale q
pleurer sur le cercueil d'une compagn
tôt elle répandit dans les bois ce gra
de mélancolie, qu'elle aime à raco
vieux chênes et aux rivages antiques c
De temps en temps, le religieux p
un rameau fleuri dans une eau co
puis secouant la branche humide,
moit la nuit des baumes du ciel. I
répétoit sur un air antique quelq
d'un vieux poète nommé Job ; il disc

„ J'ai passé comme une fleur ; j
„ comme l'herbe des champs.

„ Pourquoi la lumière a-t-elle ét
„ à un misérable, et la vie à ceux
„ dans l'amertume du cœur ? „

„ Ainsi chantoit l'ancien des hom
voix grave et un peu cadencée, alloi
dans le silence des déserts. Le nom
et du tombeau sortoit de tous les é
tous les torrens, de toutes les forêts.
coulemens de la colombe de Vir
chûte d'un torrent dans la campa
tintemens de la cloche qui appeloit l
geurs, se mêloient à ces chants f
et l'on croyoit entendre dans les B

la mort le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du Solitaire.

„ Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes : c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissoit également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux ; souvent pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

„ Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile.

Hélas, j'avois espéré de préparer une a
couche pour elle ! Prenant alors un pe
poussière dans ma main, et gardant un
lence effroyable, j'attachai, pour la dern
fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ens
je répandis la terre du sommeil sur un f
de dix-huit printemps ; je vis graduellen
disparoître les traits de ma sœur, et
grâces se cacher sous le rideau de l'étern
son sein surmonta quelque temps le sol noi
comme un lis blanc s'élève du milieu d'
sombre argile : „ Lopez, m'écriai-je al
vois ton fils inhumer ta fille ! „ et j'ach
de couvrir Atala de la terre du sommeil.

„ Nous retournâmes à la grotte, et j
part au missionnaire du projet que j'a
formé de me fixer près de lui. Le saint,
connoissoit merveilleusement le cœur
l'homme, découvrit ma pensée et la ruse
ma douleur. Il me dit : „ Chactas, fils d'
talissi, tandis qu'Atala a vécu, je vou
sollicité moi-même de demeurer auprè
moi ; mais à présent votre sort est chan
vous vous devez à votre patrie. Croyez-n
mon fils, les douleurs ne sont point éterne
il faut tôt ou tard qu'elles finissent, p
que le cœur de l'homme est fini ; c'est
de nos grandes misères : nous ne sommes
même capables d'être long-temps mall
reux. Retournez au Meschacebé : allez

soler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez-vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, l'ame de votre sœur, et le cœur de votre vieil ami vous suivront. „

„ Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau ; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montroit au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau, pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de r'ouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée ; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René, c'est là que je fis,

pour la première fois, des réflexions série ses sur la vanité de nos jours, et la pl grande vanité de nos projets ! Eh ! mon e fant, qui ne les a point faites ces réflexion Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi p les hivers ; mes ans le disputent à ceux de corneille : eh bien ! malgré tant de jours a cumulés sur ma tête, malgré une si long expérience de la vie, je n'ai point enco rencontré d'homme qui n'eût été trompé da ses rêves de félicité, point de cœur qui n'e tretînt une plaie cachée. Le cœur le plus s rein en apparence, ressemble au puits nati rel de la savane Alachua : la surface en paro calme et pure, mais quand vous regardez a fond du bassin, vous apercevez un larg crocodile, que le puits nourrit de ses eaux.

» Ayant ainsi vu le soleil se lever et s coucher sur ce lieu de douleur, le lendemai au premier cri de la cigogne, je me prépar à quitter la sépulture sacrée. J'en parti comme de la borne d'où je voulois m'élance dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évo quai l'ame d'Atala, trois fois le Génie d désert répondit à mes cris sous l'arche funè bre. Je saluai ensuite l'Orient, et je décou vris au loin, dans les sentiers de la monta gne, l'ermite qui se rendoit à la cabane d quelque infortuné. Tombant à genoux e embrassant étroitement la fosse, je m'écriai

„ Dors en paix dans cette terre étrangère ; fille trop malheureuse ! Pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas ! „ Alors versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature, un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. „

EPILOGUE.

Chactas, fils d'Outalissi, le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfans, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Evangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du

désert, la grace de la cabane, et un
cité à conter la douleur, que je ne
pas d'avoir conservée. Mais une
restoit à savoir. Je demandois ce
devenu le père Aubry, et personne
pouvoit dire. Je l'aurois toujours i
la Providence qui conduit tout, n
découvert ce que je cherchois. Voi
la chose se passa :

J'avois parcouru les rivages du M
bé, qui formoient autrefois la bar
ridionale de la Nouvelle-France,
curieux de voir au nord l'autre me
cet empire, la cataracte de Niaga
arrivé tout près de cette chûte, da
pays des Agonnonsioni (1), lorsqu'
en traversant une plaine, j'aperçus u
assise sous un arbre, et tenant
mort sur ses genoux. Je m'approch
ment de la jeune mère, et je l'en
disoit :

„ Si tu étois resté parmi nous,
fant, comme ta main eût bandé
grace ! Ton bras eût dompté l'ours
et sur le sommet de la montagne
auraient défié le chevreuil à la cou
che hermine du rocher, si jeune êtr
le pays des ames ! comment feras-

(1) Les Iroquois.

que je ne laverai plus dans l'eau d'es-
; prends-en pour coucher tes petits !
: le grand Esprit te les conserver ! „
pendant la mère pleuroit de joie en
it la politesse de l'étranger. Comme
faisions ceci, un jeune homme appro-
et dit : „ Fille de Céluta, retire notre
:, nous ne sejournerons pas plus long-
i ici, et nous partirons au premier so-
Je dis alors : „ Frère, je te souhaite
el bleu, beaucoup de chevreuils, un
eau de castor, et l'espérance. Tu n'es
pas de ce désert ? Non, répondit le
homme, nous sommes des exilés, et
allons chercher une patrie. „ En disant
le guerrier baissa la tête dans son sein ;
ec le bout de son arc, il abattoit la
des fleurs. Je vis qu'il y avoit des lar-
u fond de cette histoire, et je me tus.
mme retira son fils des branches de l'ar-
et elle le donna à porter à son époux.
i je dis : „ Voulez-vous me permettre
mer votre feu cette nuit ? „ Nous n'a-
point de cabane, reprit le guerrier ; si
voulez nous suivre, nous campons au
de la chûte. „ Je le veux bien, répon-
e, et nous partîmes ensemble.

ous arrivâmes bientôt au bord de la ca-
te, qui s'annonçoit par d'affreux mu-
mens. Elle est formée par la rivière Ni-

gara, qui sort du lac Erié, et se je
le lac Ontario; sa hauteur perpendic
est de cent quarante-quatre pieds. Dep
lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve acc
par une pente rapide, et au moment
chûte, c'est moins un fleuve qu'une
dont les torrens se pressent à la bouche
te d'un gouffre. La cataracte se divise en
branches, et se courbe en fer à cheval.
les deux chûtes s'avance une île creus
dessous, qui pend avec tous ses arbr
le chaos des ondes. La masse du fleuv
se précipite au midi, s'arrondit en un
cylindre, puis se déroule en nappe de n
et brille au soleil de toutes les cou
Celle qui tombe au levant descend dan
ombre effrayante; on diroit une co
d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se
bent et se croisent sur l'abyme. Frapp
roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourb
d'écume, qui s'élèvent au-dessus des f
comme les fumées d'un vaste embrâs
Des pins, des noyers sauvages, des
taillés en forme de fantômes, déc
scène. Des aigles entraînés par le
d'air, descendent en tournoyant au
gouffre; et des carcajous se suspe
leurs queues flexibles au bout d'un
abaissée, pour saisir dans l'abym
davres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplois ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chûte, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossemens humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonnés de tout ce que je voyois depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la » terre de la patrie ; ce sont les cendres de » nos aïeux, qui nous suivent dans notre » exil. » « Et comment, m'écriai-je, avez- » vous été réduits à un tel malheur ? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les » restes des Natchez. Après le massacre que » les Français firent de notre nation pour » venger leurs frères, ceux de nos frères qui » échappèrent aux vainqueurs, trouvèrent » un asyle chez les Chikassas nos voisins. » Nous y sommes demeurés assez long-temps » tranquilles ; mais il y a sept lunes que les » blancs de la Virginie se sont emparés de » nos terres, en disant qu'elles leur ont été » données par un roi d'Europe. Nous avons » levé les yeux au ciel, et chargés des restes » de nos aïeux, nous avons pris notre route

» à travers le désert. Je suis accouchée pen
» dant la marche ; et comme mon lait étoi
» mauvais, à cause de la douleur, il a fai
» mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure : je pleurois aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons
» le grand Esprit ; tout arrive par son ordre
» Nous sommes tous voyageurs ; nos pères
» l'ont été comme nous ; mais il y a un
» lieu où nous nous reposerons. Si je ne
» craignois d'avoir la langue aussi légère
» que celle d'un blanc, je vous demanderois
» si vous avez entendu parler de Chactas, le
» Natché ? » A ces mots, l'Indienne me regarda et me dit : « Qui est-ce qui vous a
» parlé de Chactas, le Natché ? » Je répondis : « C'est la sagesse. » L'Indienne reprit : « Je vous dirai ce que je sais, parce
» que vous avez éloigné les mouches du
» corps de mon fils ; et que vous venez de
» dire de belles paroles sur le grand Esprit
» Je suis la fille de la fille de René l'Euro-
» péen, que Chactas avoit adopté. Chactas,
» qui avoit reçu le baptême, et René mon
» aïeul si malheureux, ont péri dans le
» massacre. » « L'homme va toujours de
» douleur en douleur, répondis-je en m'in-
» clinant. Vous pourriez donc aussi m'ap-
» prendre des nouvelles du père Aubry ? »

n'a pas été plus heureux que Chactas,
t l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis
s Français, pénétrèrent à sa Mission;
y furent conduits par le son de la
oche qu'on sonnoit pour secourir les
yageurs. Le pere Aubry se pouvoit
uver; mais il ne voulut pas abandonner
s enfans, et il demeura pour les encou-
ger à mourir, par son exemple. Il fut
ûlé avec de grandes tortures; jamais on
put tirer de lui un cri qui tournât à la
nte de son Dieu, ou au deshonneur de
patrie. Il ne cessa, durant le supplice,
prier pour ses bourreaux, et de com-
itir au sort des victimes. Pour lui arra-
ier une marque de foiblesse, les Chéro-
iois amenèrent à ses pieds un Sauvage
rétien, qu'ils avoient horriblement mu-
é. Mais ils furent bien surpris, quand
virent le jeune homme se jeter à genoux,
baiser les plaies du vieil ermite qui lui
ioit: Mon enfant, nous avons été mis
spectacle aux anges et aux hommes.
es Indiens furieux lui plongèrent un fer
uge dans la gorge, pour l'empêcher de
rler. Alors ne pouvant plus consoler les
ommes, il expira.

On dit que les Chéroquois, tout accou-
més qu'ils étoient à voir des Sauvages
uffrir avec constance, ne purent s'em-

» pêcher d'avouer qu'il y avoit dans l'hu
» ble courage du père Aubry, quelq
» chose qui leur étoit inconnu, et qui su
» passoit tous les courages de la terre. Pl
» sieurs d'entr'eux, frappés de cette mort
» se sont fait chrétiens.

» Quelques années après, Chactas,
» son retour de la terre des blancs, ayant
» appris les malheurs du chef de la prière,
» partit pour aller recueillir ses cendres et
» celles d'Atala. Il arriva à l'endroit où étoit
» située la Mission, mais il put à peine le
» reconnoître. Le lac s'étoit débordé, et la
» savane étoit changée en un marais, le
» pont naturel, en s'écroulant, avoit ense-
» veli sous ses débris le tombeau d'Atala et
» les Bocages de la mort. Chactas erra
» long-temps dans ce lieu; il visita la grotte
» du Solitaire qu'il trouva remplie de ronces
» et de framboisiers, et dans laquelle une
» biche alletoit son faon. Il s'assit sur le
» rocher de la Veillée de la mort, où il ne
» vit que quelques plumes tombées de l'aile
» de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y
» pleuroit, le serpent familier du mission-
» naire sortit des broussailles voisines, et
» vint s'entortiller à ses pieds. Chactas ré-
» chauffa dans son sein ce fidèle ami, resté
» seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Ou-
» talissi a raconté que plusieurs fois aux

» approches de la nuit, il avoit cru voir les
» ombres d'Atala et du père Aubry s'élever
» dans la vapeur du crépuscule. Ces visions
» le remplirent d'une religieuse frayeur et
» d'une joie triste.

» Après avoir cherché vainement le tom-
» beau de sa sœur et celui de l'ermite, il
» étoit près d'abandonner ces lieux : lorsque
» la biche de la grotte se mit à bondir de-
» vant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix
» de la Mission. Cette croix étoit alors à
» moitié entourée d'eau ; son bois étoit ron-
» gé de mousse, et le pélican du désert ai-
» moit à se percher sur ses bras vermoulus.
» Chactas jugea que la biche reconnoissante
» l'avoit conduit au tombeau de son hôte.
» Il creusa sous la roche qui jadis servoit
» d'autel, et il y trouva les restes d'un
» homme et d'une femme. Il ne douta point
» que ce ne fussent ceux du prêtre et de la
» vierge, que les anges avaient peut-être
» ensevelis dans ce lieu ; il les enveloppa
» dans des peaux d'ours, et reprit le chemin
» de son pays emportant ces précieux res-
» tes, qui résonnoient sur ses épaules comme
» le carquois de la mort. La nuit, il les
» mettoit sous sa tête, et il avoit des son-
» ges d'amour et de vertu. O étranger, tu
» peux contempler ici cette poussière avec
» celle de Chactas lui-même ! »

Comme l'Indienne achevoit de pronon
ces mots, je me levai ; je m'approchai
cendres sacrées, et me prosternai de
elles en silence. Puis m'éloignant à gra
pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la t
tout ce qui fut bon, vertueux, sensi
Homme, tu n'es qu'un songe rapide,
rêve douloureux ; tu n'existes que pa
malheur ; tu n'es quelque chose que pa
tristesse de ton ame et l'éternelle mélan
de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la
Le lendemain, au point du jour, mes l
me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvr
la marche, et les épouses la fermoient
premiers étoient chargés de saintes reliq
les secondes portoient leurs nouveaux-
les vieillards cheminoient lentement au mi
placés entre leurs aïeux et leur posté
entre les souvenirs et l'espérance, ent
patrie perdue et la patrie à venir. Oh !
de larmes sont répandues, lorsqu'on a
donne ainsi la terre natale, lorsque
haut de la colline de l'exil, on déco
pour la dernière fois le toit où l'o
nourri et le fleuve de la cabane, qui c
nue de couler tristement à travers les ch
solitaires de la patrie !

ens infortunés que j'ai vus errer
:s déserts du Nouveau-Monde, avec
ıdres de vos aïeux, vous qui m'aviez
l'hospitalité malgré votre misère,
pourrois vous la rendre aujourd'hui,
re, ainsi que vous, à la merci des
es ; et moins heureux dans mon
je n'ai point emporté les os de mes

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des bois, il y passoit seul des journées entières, et sembloit sauvage parmi des sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie (1), il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire sur son cœur: le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiroient vivement connoître par quel malheur un Européen bien né avoit été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisianne. René avoit toujours donné pour motifs de ses refus, le peu d'intérêt de son

(1) Colonie française aux Nachez.

toire qui se bornoit, disoit-il, à celle de pensées et de ses sentimens. Quant à l'é-
nement qui m'a déterminé à passer en Amé-
ue, ajoutoit-il, je le dois ensevelir dans éternel oubli.

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, s que les deux vieillards lui pussent arra-
er son secret. Une lettre qu'il reçut d'Euro-
, par le bureau des Missions étrangères, loubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit squ'à ses vieux amis. Ils n'en furent que s ardens à le presser de leur ouvrir son ur : ils y mirent tant de discrétion, de uceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de satisfaire. Il prit donc jour avec eux, pour ir raconter, non les aventures de sa vie, isqu'il n'en avoit point éprouvées, mais sentimens secrets de son ame.

Le 21 de ce mois, que les sauvages appel-
t *la lune des fleurs*, René se rendit à la bane de Chactas. Il donna le bras au Sa-
em, et le conduisit sous un sassafras, au rd du Meschacebé. Le père Souël ne tarda s à arriver au rendez-vous. L'aurore se le-
it : à quelque distance, dans la plaine, on ercevoit le village des Natchez, avec son cage de mûriers et ses cabanes qui ressem-
nt à des ruches d'abeilles. La colonie fran-
se et le fort Rosalie se montroient sur la ite, au bord du fleuve. Des tentes, des

maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichemens couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens présentoient dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'Orient, au fond de la perspective, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur, dans les hauteurs dorées du ciel; à l'Occident, le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvoit plus en jouir; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place au milieu d'eux, et après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis:

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon ame.

» Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les

hagrins de la vie, que penserez-vous d'un
une homme sans force et sans vertu, qui
rouve en lui-même son tourment, et ne
eut guères se plaindre que des maux qu'il
e fait à lui-même ? Hélas, ne le condamnez
as ; il a été trop puni !

» J'ai coûté la vie à ma mère en venant
u monde ; j'ai été tiré de son sein avec le
er. J'avois un frère que mon père bénit,
arce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour
noi, livré de bonne heure à des mains étran-
ères, je fus élevé loin du toit paternel.

» Mon humeur étoit impétueuse, mon
aractère inégal. Tour-à-tour bruyant et
oyeux, silencieux et triste, je rassemblois
utour de moi mes jeunes compagnons ; puis,
es abandonnant tout-à-coup, j'allois m'as-
eoir à l'écart, pour contempler la lune fu-
itive, ou entendre la pluie tomber sur le
illage.

» Chaque automne, je revenois au château
aternel, situé au milieu des forêts, près
'un lac, dans une province reculée.

» Timide et contraint devant mon père,
e ne trouvois l'aise et le contentement qu'au-
rès de ma sœur Amélie. Une douce confor-
nité d'humeur et de goûts m'unissoit étroi-
ment à cette sœur ; elle étoit un peu plus
gée que moi. Nous aimions à gravir les cô-
aux ensemble, à voguer sur le lac, à par-

courir les bois à la chûte des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées, que nous traînions tristement sous nos pas, tantôt, dans nos jeux innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspiroit le spectacle de la nature. Jeune, je cultivois les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

» Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaitaine qui appeloit au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutois en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portoit à mon ame naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! que

cœur

cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte alégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

» Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

» Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connoître la mort sur les lèvres de celui qui m'avoit donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'ame s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé étoit en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devoit venir d'une autre source ; et dans une sainte douleur qui approchoit de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

» Un autre phénomène me confirm
cette haute idée. Les traits paternels a
pris au cercueil quelque chose de su
Pourquoi cet étonnant mystère ne s
pas l'indice de notre immortalité ? Po
la mort qui sait tout, n'auroit-elle pas
sur le front de sa victime les secrets d'
tre univers ? Pourquoi n'y auroit-il pa
la tombe quelque grande vision de l'éte

» Amélie accablée de douleur, étoi
rée au fond d'une tour, d'où elle en
retentir, sous les voûtes du château
que, le chant des prêtres du convoi,
sons de la cloche funèbre.

» J'accompagnai mon père à son d
asyle ; la terre se referma sur sa dép
l'éternité et l'oubli le pressèrent de tou
poids ; le soir même l'indifférent pass
sa tombe ; hors pour sa fille et pour so
c'étoit déjà comme s'il n'avoit jamais é

» Il fallut quitter le toit paternel,
l'héritage de mon frère : je me retira
Amélie chez de vieux parens.

» Arrêté à l'entrée des voies trom
de la vie, je les considérois l'une aprè
tre, sans m'y oser engager. Amélie m
tenoit souvent du bonheur de la vie reli
elle me disoit que j'étois le seul lien
retînt dans le monde, et ses yeux
choient sur moi avec tristesse.

» Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portois souvent mes pas vers un monastère, voisin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!

» Les Européens incessament agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus nôtre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune, et l'espérance d'un abri, quelquefois aussi on les découvre sur des hauts sites où l'ame religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

» Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissans et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissent entre les pierres des tom-

bes. O hommes, qui ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur !

» Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter ; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amities humaines.

» Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus ; je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce : pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre, et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme ; un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissans, ne soulèveront jamais !

» Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles,

dans une ame que le temps et le malheur ont dévastée.

» Je méditai sur ces monumens dans tous les accidens et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondemens de ces cites, se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines, tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

» Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

» Je voulus voir si les races vivantes m'offriroient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenois un jour dans une grande cité, et passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice (1). Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue,

---

(1) A Londres, derrière Vithall, la statue de Jacques II.

qui tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument: les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événemens de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps à fait un pas, et la face de la terre à été renouvelée.

» Je recherchai sur-tout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

» Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime, ils célèbrent les Dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes, ils causent comme des immortels ou comme des petits enfans; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent, sans s'en apercevoir, comme de nouveaux-nés.

» Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts, me chanta les poëmes dont un héros consoloit jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre

pierre rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers siffloit sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monumens des héros de Morven, et touché la harpe de David, au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix, dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

» L'ancienne et riante Italie m'offroit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel labyrinthe de colonnes! Quelle succession d'arches et de voûtes! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète et le fait toucher aux sens.

» Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues in-

le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils ! mon cher fils ! » A ces accens, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : « Mon jeune ami, » les mouvemens d'un cœur comme le tien » ne sauroient être égaux ; modère seulement » ce caractère qui t'a déjà fait tant de mal. » Si tu souffres plus qu'un autre des choses » de la vie, il ne faut pas t'en étonner : une » grande ame doit contenir plus de douleurs » qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous » as fait parcourir une partie de l'Europe, » fais-nous connoître ta patrie. Tu sais que » j'ai vu la France, et quels liens m'y ont » attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce » grand Chef (1), qui n'est plus, et dont » j'ai visité la superbe cabane. Mon enfant, » je ne vis plus que par la mémoire. Un » vieillard avec ses souvenirs, ressemble au » chêne décrépit de nos bois : ce chêne ne se » décore plus de son propre feuillage, mais » il couvre quelquefois sa nudité des plantes » étrangères qui ont végété sur des antiques » rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur.

(1) Louis XIV.

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin de mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

» C'étoit donc bien vainement que j'avois espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

» Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui; elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptois l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prostérité!

» Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie, qu'je ne l'avois été sur une terre

étrangère. Je voulus me jeter penc
que temps dans un monde qui ne
rien et qui ne m'entendoit pas. I
qu'aucune passion n'avoit encore u
choit un objet qui pût l'attache
m'aperçus que je donnois plus que
vois. Ce n'étoit ni un langage él
sentiment profond qu'on demando
Je n'étois occupé qu'à rapetisse
pour la mettre au niveau de la soc
té partout d'esprit romanesque, l
rôle que je jouois, dégoûté de p
des choses et des hommes, je pı
de me retirer dans un faubourg p
totalement ignoré.

» Je trouvai d'abord assez de]
cette vie obscure et indépendante
je me mêlois à la foule : vaste dé
mes !

» Souvent assis dans une égli
quentée, je passois des heures
méditation. Je voyois des pauv
venir se prosterner devant le Trè
des pécheurs s'agenouiller au tri
pénitence. Nul ne sortoit de ces
un visage plus serein, et les sourd
qu'on entendoit au-dehors semblo
flots des passions et les orages (
qui venoient expirer au pied du
Seigneur. Grand Dieu, qui vis

mes larmes dans ces retraites sacrées,
combien de fois je me jetai à tes pieds,
: supplier de me décharger du poids
stence, ou de changer en moi le vieil
: ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le
de se régénérer, de se rajeunir aux
u torrent, de retremper son ame à la
: de vie ? Qui ne se trouve quelquefois
: du fardeau de sa propre corruption,
›able de rien faire de grand, de noble,
: !

uand le soir étoit venu, reprenant le
de ma retraite, je m'arrêtois sur les
pour voir se coucher le soleil. L'astre,
nant les vapeurs de la cité, sembloit
lentement dans un fluide d'or, com-
›endule de l'horloge des siècles. Je me
ensuite avec la nuit à travers un la-
ıe des rues solitaires. En regardant les
:s qui brilloient dans les demeures des
:s, je me transportois par la pensée,
ieu des scènes de douleur et de joie
: éclairoient, et je songeois que sous
toits habités, je n'avois pas un ami.
ieu de mes réflexions, l'heure venoit
à coups mesurés dans la tour de la
:ale gothique ; elle alloit se répétant
ıs les tons et à toutes les distances
en église. Hélas ! chaque heure dans

la société ouvre un tombeau, et fait couler mes larmes.

» Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insuportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirois. Je ne le savois pas ; mais je crus tout-à-coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déjà dévoré des siècles.

» J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

» On m'accuse d'avoir des goûts inconstans, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentimens de la vie,



si j'avois encore la folie de croire au bon-
eur, je le chercherois dans l'habitude.

» La solitude absolue, le spectacle de la
ature, me plongèrent bientôt dans un état
resqu'impossible à décrire. Sans parens,
ans amis, pour ainsi dire seul sur la terre,
'ayant point encore aimé, j'étois accablé
'une surabondance de vie. Quelquefois je
ougissois subitement, et je sentois couler
ans mon cœur, comme des ruisseaux d'une
ave ardente; quelquefois je poussois des cris
nvolontaires, et la nuit étoit également trou-
lée de mes songes et de mes veilles. Il me
nanquoit quelque chose pour remplir l'aby-
ne de mon existence: je descendois dans la
vallée, je m'élevois sur la montagne, appe-
ant de toute la force de mes désirs l'idéal
bjet d'une flamme future: je l'embrassois
lans les vents; je croyois l'entendre dans les
gémissemens du fleuve; tout étoit ce fontôme
maginaire, et les astres dans les cieux, et
e principe même de vie dans l'univers.

» Toutefois cet état de calme et de trou-
le, d'indigence et de richesse, n'étoit pas
ans quelques charmes: un jour je m'étois
muse à effeuiller une branche de saule sur
n ruisseau, et à attacher une idée à chaque
euille que le courant entraînoit. Un roi qui
raint de perdre sa couronne par une révolu-
ion subite, ne ressent pas des angoisses plus

vives que les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O foiblesse des mortels! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saules.

» Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvois dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vuide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert: on en jouit, mais on ne peut les peindre.

» L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviois jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu des broussailles qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes [illegible]cés d

for

rendre les accens de la joie, sur le ton consacré aux soupirs.

» Le jour je m'égarois sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il falloit peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit ! Le clocher du hameau s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurois voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentoit ; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel sembloit me dire : « Homme,
» la saison de ta migration n'est pas encore
» venue ; attends que le vent de la mort se
» lève, alors tu déploieras ton vol vers ces
» régions inconnues que ton cœur demande. »

» Levez-vous vîte, orages desirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni

frimas, enchanté, tourmenté; et comme possédé par le démon de mon cœur.

» La nuit, lorsque l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues; il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avois pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvois! O Dieu! si tu m'avois donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père: tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même..... Beauté céleste, je me serois prosterné devant toi, puis te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Eternel de te donner le reste de ma vie.

» Hélas, j'étois seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès mon enfance, revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevois de mon existence, que par un profond sentiment d'ennui.

» Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant

trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'étoit nulle part et qui étoit partout, je résolus de quitter la vie.

» Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez; pardonnez à un malheureux que le ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion; et je raisonnois en impie; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit; ma conduite, mes discours, mes sentimens, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense?

» Tout m'échappoit à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abyme!

» Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers momens de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon ame s'échapper.

» Cependant je crus nécessaire de prendre

des arrangemens concernant ma fortu
je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'éc
quelques plaintes sur son oubli, et je
sans doute percer l'attendrissement qu
montoit peu-à-peu mon cœur. Je m'
nois pourtant avoir bien dissimulé m
cret ; mais ma sœur accoutumée à li
les replis de mon ame, le devina sans
Elle fut alarmée du ton de contrai
régnoit dans ma lettre, et de mes q
sur des affaires dont je ne m'étois jam
cupé. Au lieu de me répondre, elle
tout-à-coup surprendre.

» Pour bien sentir quelle dut être
suite l'amertume de ma douleur,
furent mes premiers transports en r
Amélie, il faut vous figurer que c
seule personne au monde que j'eusse
que tous mes sentimens se venoient c
en elle, avec la douceur des souv
mon enfance. Je reçus donc Amélie
sorte d'extase de cœur. Il y avoit
temps que je n'avois trouvé quelq
m'entendît, et devant qui je puss
mon ame !

» Amélie se jetant dans mes bras,
« Ingrat, tu veux mourir, et ta sœ
» Tu soupçonnes son cœur ! Ne t
» point, ne t'excuse point, je sais
» tout compris, comme si j'avois

toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi qui ai vu naître tes premiers sentimens ? Voilà ton malheureux caractère, tes dé-
» goûts, tes injustices. Jure tandis que je te
» presse sur mon cœur, jure que c'est la
» dernière fois que tu te livres à tes folies,
» fais le serment de ne jamais attenter à tes
» jours. »

» En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et couvroit mon front de ses baisers; c'étoit presqu'une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas ! mon cœur se rouvrit à toutes les joies ; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solennel ; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

» Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de divin ; son ame avoit les mêmes graces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentimens étoit infinie ; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa

voix soupiroient comme de concert ; elle t
noit de la femme la timidité et l'amour,
de l'ange la pureté et la mélodie.

» Le moment étoit venu où j'allois exp
toutes mes inconséquences. Dans mon dél
j'avois été jusqu'a désirer d'éprouver un m
heur, pour avoir du moins un objet réel
souffrance : épouvantable souhait que Die
dans sa colère, a trop exaucé!

» Que vais-je vous révéler, ô mes am
Voyez les pleurs qui coulent de mes ye
Puis-je même..... Il y a quelques jours, r
n'auroit pu m'arracher ce secret..... A p
sent tout est fini!

» Toutefois, ô vieillards, que cette h
toire soit à jamais ensevelie dans le silen
souvenez-vous qu'elle n'a été racontée c
sous l'arbre du désert.

» L'hiver finissoit, lorsque je m'aper
qu'Amélie perdoit le repos et la santé qu'e
commençoit à me rendre. Elle maigrisso
ses yeux se creusoient ; sa démarche ét
languissante, et sa voix troublée. Un jou
je la surpris toute en larmes au pied d
crucifix. Le monde, la solitude, mon a
sence, ma présence, la nuit, le jour, t
l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoi
expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soute
sans se fatiguer, une longue course ; ta
elle se traînoit à peine ; elle prenoit et lais

ige, ouvroit un livre sans pouvoir
imençoit une phrase qu'elle n'ache-
, fondoit tout-à-coup en pleurs, et
: pour prier.

vain je cherchois à découvrir son
uand je l'interrogeois, en la pressant
s bras, elle me répondoit, avec un
qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne
s ce qu'elle avoit.

is mois se passèrent de la sorte, et
devenoit pire chaque jour. Une cor-
nce mystérieuse me sembloit être la
ses larmes; car elle paroissoit ou
iquille ou plus émue, selon les lettres
:cevoit. Enfin, un matin, l'heure à
nous déjeûnions ensemble étant pas-
nonte à son appartement; je frappe,
: répond point; j'entr'ouvre la porte,
avoit personne dans la chambre.
is sur la cheminée un paquet à mon
Je le saisis en tremblant, je l'ouvre,
cette lettre, que je conserve pour
l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

Ciel m'est témoin, mon frère, que
nerois mille fois ma vie pour vous
ner un moment de peine; mais, in-
née que je suis, je ne puis rien pour

» votre bonheur. Vous me pard
» de m'être dérobée de chez v
» une coupable ; je n'aurois pu
» prières, et cependant il fall
» Mon dieu, ayez pitié de moi

» Vous savez, René, que j'a
» du penchant pour la vie reli
» temps que je mette à profit
» mens du Ciel. Pourquoi ai-
» tard ! Dieu m'en punit. J'étoi
» vous dans le monde.... Pardo
» toute troublée par le chagrin
» vous quitter.

» C'est à présent, mon cher
» sens bien la nécessité de ces as
» lesquels je vous ai vu souvent
» Il est des malheurs qui nous s
» toujours des hommes ; que c
» alors de pauvres infortunées
» persuadée que vous-même,
» vous trouveriez le repos dans
» de la religion : la terre n'offre
» digne de vous.

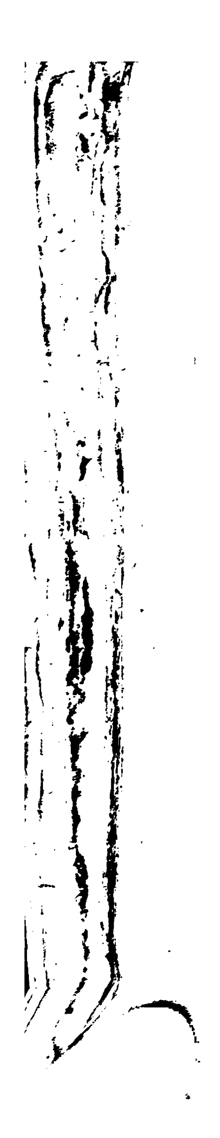
» Je ne vous rappellerai poin
» ment : je connois la fidélité de
» le. Vous l'avez juré, vous
» moi. Y a-t-il rien de plus mis
» de songer sans cesse à quitter l
» un homme de votre caractère,

» de mourir ! Croyez-en votre sœur, il est
» plus difficile de vivre.

» Mais, mon frère, sortez au plus vîte
» de la solitude, qui ne vous est pas bonne;
» cherchez quelqu'occupation. Je sais que
» vous riez amèrement de cette nécesssité où
» l'on est en France de *prendre un état*.
» Ne méprisez pas tant l'expérience et la
» sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon
» cher René, ressembler un peu plus au
» commun des hommes, et avoir un peu
» moins de malheur.

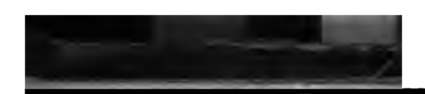
» Peut-être trouveriez-vous dans le ma-
» riage un soulagement à vos ennuis. Une
» femme, des enfans occuperoient vos jours.
» Et quelle est la femme qui ne chercheroit
» pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de
» votre ame, la beauté de votre génie, vo-
» tre air noble et passionné, ce regard fier
» et tendre, tout vous assureroit de son
» amour et de sa fidélité. Ah ! avec quelles
» délices ne te presseroit-elle pas dans ses
» bras et sur son cœur ! Comme tous ses
» regards, toutes ses pensées seroient atta-
» chés sur toi pour prévenir tes moindres
» peines ! Elle seroit tout amour, toute in-
» nocence devant toi ; tu croirois retrouver
» une sœur.

» Je pars pour le couvent du..... Ce mo-
» nastère, bâti au bord de la mer, convient



» à la situation de mon ame
» fond de ma cellule, j'enten
» re des flots qui baignent les
» vent ; je songerai à ces pro
» faisois avec vous, au mi
» alors que nous croyons ret
» des mers dans la cime a
» Aimable compagnon de mo
» ce que je ne vous verrai plus
» âgée que vous, je vous bal
» tre berceau ; souvent nous a
» semble. Ah ! si un même
» réunissoit un jour !. Mais
» dormir seule sous les marbr
» sanctuaire où reposent pour
» qui n'ont point aimé.

» Je ne sais si vous pourre
» à demi effacées par mes
» tout, mon ami, un peu
» plus tard, n'auroit-il pas f
» ter ? Qu'ai-je besoin de vo
» l'incertitude et du peu de v
» Vous vous rappelez le jeu
» naufrage à l'Isle-de-Franc
» reçutes sa dernière lettre,
» après sa mort, sa dépouil
» xistoit même plus, et l'i
» commenciez son deuil en
» celui où on le finissoit aux I
» donc que l'homme, dont l



» rit si vîte ? Une partie de ses amis ne peut
» apprendre sa mort, que l'autre n'en soit
» déjà consolée ! Quoi ! cher et trop cher
» René, mon souvenir s'effacera-t-il si
» promptement de ton cœur ? O mon frère !
» si je m'arrache à vous dans le temps,
» c'est pour n'être pas séparée de vous dans
» l'éternité.

AMÉLIE. »

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation
» de mes biens ; j'espère que vous ne refuse-
» rez pas cette marque de mon amitié. »

» La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle ? Qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout-à-coup ? Oh ! pourquoi étoit-elle venue me détourner dans mon dessein ! Un mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi, mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avoit qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étoient mes plaintes. Puis faisant un retour sur moi-même : « Ingrate Amélie, disois-je, si tu avois

été à ma place, si, comme moi, tu avois été perdue dans le vuide de tes jours, ah! tu n'aurois pas été abandonnée de ton frère!»

» Cependant, quand je relisois sa lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout-à-coup il me vint une idée qui me donna quelqu'éspérance : je m'imaginai qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osoit avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

» Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandoit seulement qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer ses vœux.

» Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

» Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je résolus d'aller à B..... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avois éte élevé se trouvoit sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avois passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes,



et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

» Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitois à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère*, qui, comme moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs.

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas. Les chambres étoient à peine éclairées par la

foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés : je visitois celle où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit mon père, celle où j'avois dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avoit reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étoient détendues, et l'araignée filoit sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens. La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connoît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfans des hommes.

» En arrivant à B...., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevoit personne. Je lui écrivis : elle me répondit, que sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui etoit pas permis de donner une pensée au monde ; que si je l'aimois, j'éviterois de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutoit : « Cependant si votre

» projet est de paroître à l'autel le jour de
» ma profession, daigniez m'y servir de pé-
» re ; ce rôle est le seul digne de votre coura-
» ge, le seul qui convienne à notre amitié,
» et à mon repos. »

» Cette froide fermeté qu'on opposoit à l'ardeur de mon amitié, me jeta dans de violens transports. Tantôt j'étois près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulois rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitoit jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachoient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avoit préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitoit à me rendre à la cérémonie qui devoit avoir lieu dès le lendemain.

» Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches.... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil spectacle ; rien ne peut plus y être douloureux quand on y a survécu.

» Un peuple immense remplissoit l'église. On me conduit au banc du sanctuaire ; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étois, ni à quoi j'étois résolu. Déjà le prêtre attendoit à l'autel ; tout-à-coup la grille mys-

térieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelques chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante, et au lieu de blasphêmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissemens de l'humilité.

» Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornemens, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots: « Elle a paru comme l'encens qui » se consume dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

» Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtemens, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelans dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment je sens renaître mes transports; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornemens du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle. L'œil de la pénitence étoit attaché sur la poussière du monde, et son ame étoit dans le ciel.

» Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux; et pour mourir au monde, il falloit qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre;

que de verser de larmes, pour un mal qui n'étoit point imaginaire. Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

» J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'étoit un grand crime ; Dieu m'avoit envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes momens : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère.

» Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

» On équipoit dans ce moment même, au port de B..... une flotte pour la Louisiane : je m'arrangeai avec un des capitaines de vais-

seaux

seaux ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

» Ma sœur avoit touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des Vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

» La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allois chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

» J'errois sans cesse autour du monastère bâti au bord de la mer. J'apercevois souvent à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage deserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvoit à l'aspect de l'océan où apparoissoit quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre ; elle contemploit la mer, éclairée par

l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

» Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit avec lenteur, et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutois dans une sainte extase, les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple au foible bruissement des flots.

» Je ne sais comment toutes ces choses qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume, lorsque je les repandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

» Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ, sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de mon bon-
» heur, me disoit-elle. L'excès même du

» sacrifice, à présent que le sacrifice est
» consommé, sert à me rendre quelque paix.
» La simplicité de mes compagnes, la pu-
» reté de leurs vœux, la régularité de leur
» vie, tout répand du baume sur mes jours.
» Quand j'entends gronder les orages, et
» que l'oiseau de mer vient battre des ailes
» à ma fenêtre, moi, pauvre colombe du
» ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de
» trouver un abri contre la tempête. C'est
» ici la sainte montagne, le sommet élevé
» d'où l'on entend les derniers bruits de la
» terre, et les premiers concerts du ciel;
» c'est ici que la religion trompe doucement
» une ame sensible : aux plus violentes
» amours, elle substitue une sorte de chas-
» teté brûlante où l'amante et la vierge sont
» unies; elle épure les soupirs; elle change
» en une flamme incorruptible une flamme
» périssable; elle mêle divinement son calme
» et son innocence à ce reste de trouble et
» de volupté d'un cœur qui cherche à se
» reposer, et d'une vie qui se retire.»

» Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneroient partout mes pas. L'ordre étoit donné pour le départ de la flotte; déjà plusieurs vaisseaux avoient appareillé au baisser du soleil; je m'étois arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire

ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout étoit désert, et où l'on n'entendoit que le mugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paroissoit à la fenêtre grillée. Etoit-ce toi, ô mon Amélie, qui prosternée au pied du crucifix, priois le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asyle que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connoissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une ame telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier: tout ce tableau est encore profondement gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau maintenant témoin de mes larmes,



écho du rivage Américain qui répétez les accens de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai long-temps sur la côte les derniers balancemens des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissoient à l'horizon. »

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venoit de lui remettre.

Elle étoit de la Supérieure de.... Elle contenoit le récit des derniers momens de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et l'on y regardoit Amélie comme une sainte. La Supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras; le vieillard pleuroit. « Mon enfant, dit-il à son » fils, je voudrois que le père Aubry fut

» ici ; il tiroit du fond de son cœur je ne sais
» quelle paix qui, en les calmant, ne sem-
» bloit cependant point étrangère aux tempêtes
» c'étoit la lune dans une nuit orageuse : les
» nuages errant ne peuvent l'emporter dans
» leur course ; pure et inaltérable, elle s'a-
» vance tranquille au-dessus d'eux. Hélas,
» pour moi, tout me trouble et m'entraîne! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au-dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence.

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne
» mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on
» vous montre ici. Je vois un jeune homme
» entêté de chimères, à qui tout déplaît, et
» qui s'est soustrait aux charges de la socié-
» té pour se livrer à d'inutiles rêveries. On
» n'est point, monsieur, un homme supé-
» rieur parce qu'on aperçoit le monde sous
» un jour odieux. On ne hait les hommes
» et la vie, que faute de voir assez loin.
» Etendez un peu plus votre regard, et
» vous serez bientôt convaincu que tous ces
» maux dont vous vous plaignez, sont de
» purs néants. Mais quelle honte de ne pou-
» voir songer au seul malheur réel de votre
» vie, sans être forcé de rougir. Toute la

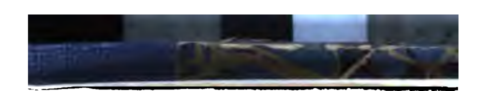
» pureté, toute la vertu, toute la religion,
» toutes les couronnes d'une sainte rendent à
» peine tolérable la seule idée de vos chagrins.
» Votre sœur a expié sa faute; mais, s'il
» faut dire ici ma pensée, je crains que, par
» une épouvantable justice, un aveu sorti
» du sein de la tombe, n'ait troublé votre
» ame à son tour. Que faites-vous seul au
» fond des forêts où vous consumez vos jours,
» négligeant tous vos devoirs? Des saints,
» me direz-vous, se sont ensevelis dans les
» déserts? Ils y étoient avec leurs larmes, et
» employoient à éteindre leurs passions le
» temps que vous perdez peut-être à allumer
» les vôtres. Jeune présomptueux qui avez
» cru que l'homme se peut suffire à lui-mê-
» me. La solitude est mauvaise à celui qui
» n'y vit pas avec Dieu; elle redouble les
» puissances de l'ame, en même-temps qu'elle
» leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quicon-
» que a reçu des forces, doit les consacrer
» au service de ses semblables; s'il les laisse
» inutiles, il en est d'abord puni par une
» secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui
» envoie un châtiment effroyable.»

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire; et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et

de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous parle sévèrement; il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes. »

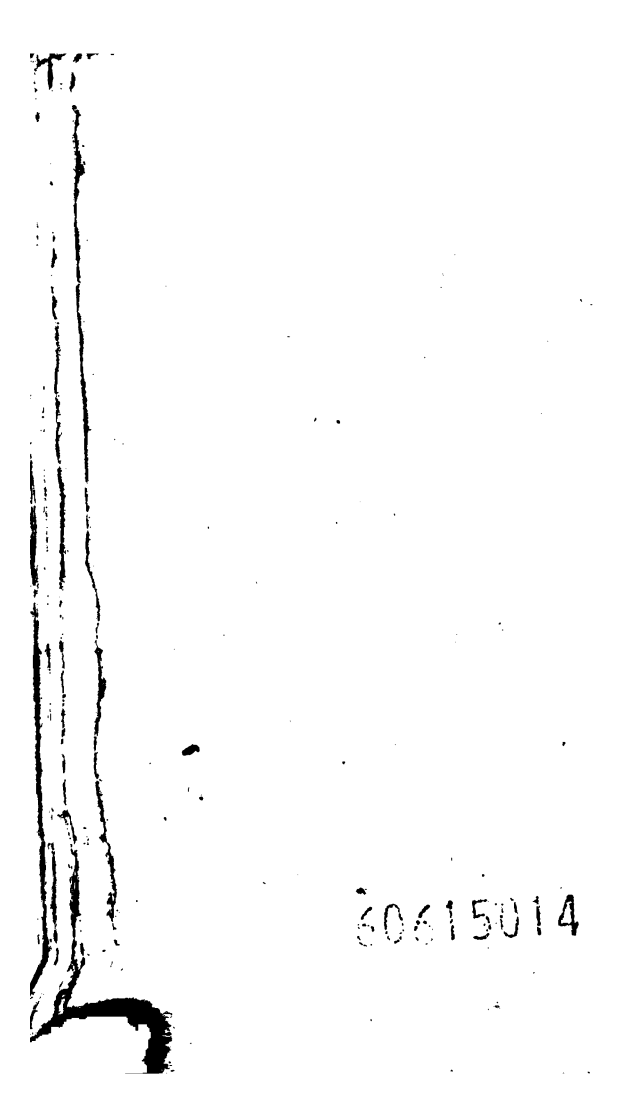
» Un jour le Meschacebé, encore assez
» près de sa source, se lassa de n'être qu'un
» limpide ruisseau. Il demande des neiges
» aux montagnes, des eaux aux torrens, des
» pluies aux tempêtes, il franchit ses rives,
» et désole ses bords charmans. L'orgueil-
» leux ruisseau s'applaudit d'abord de sa
» puissance ; mais voyant que tout devenoit
» désert sur son passage, *qu'il* couloit,
» abandonné dans la solitude ; que ses eaux
» étoient toujours troublées, il regretta
» l'humble lit que lui avoit creusé la nature,
» les oiseaux, les fleurs, les arbres et les
» ruisseaux, jadis modestes compagnons de
» son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *Flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchoit en silence entre le missionnaire qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchoit sa route. On dit que pressé par les



deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.

FIN.



[redacted]



